9 JUILLET 1952

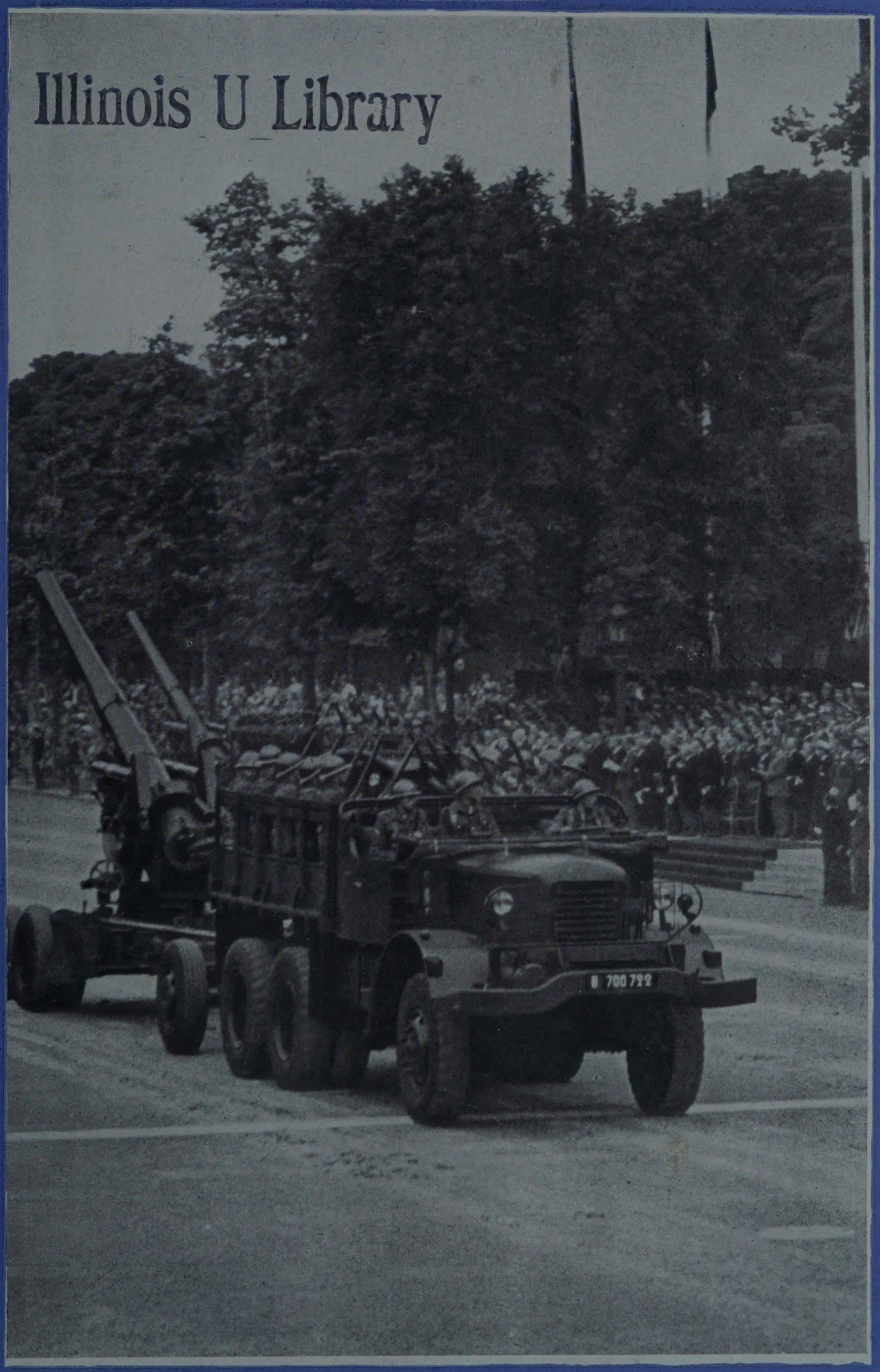
France

N° 353 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library



UN IMPOSANT 14 JUILLET

La revue du 14 juillet a attesté la renaissance de l'armée française. Une foule innombrable a acclamé les troupes qui ont défilé sur les Champs-Élysées et admiré le matériel nouveau dont elles sont dotées : chars, auto-canons. Voici un de ces engins avec canons lourds autotractés.

Photographie FRANCE-ILLUSTRATION. (Henri Parnotte).

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO, le compte rendu complet des cérémonies militaires et de la remise du bâton de commandement au maréchal Juin.

DANS CE UMÉRO

★

ai débarqué
le de Clipperton

★

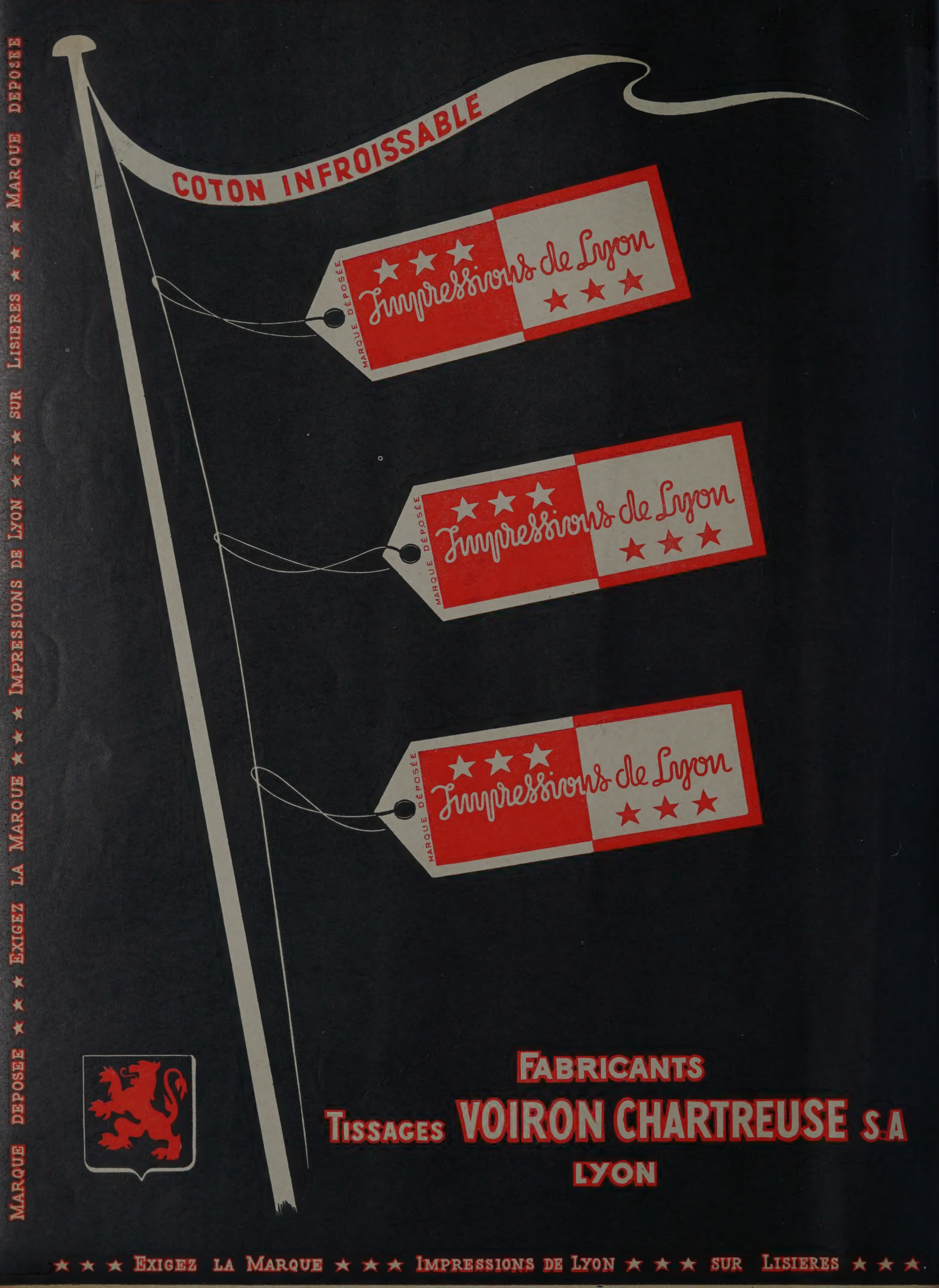
La Suisse,
ys du bonheur
calme

★

Réalisations
possibilités
nergie atomique
en France

★

60 yachts
la conquête
Pavillon d'Or


COTON INFROISSABLE
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
FABRICANTS
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A
LYON
MARQUE DEPOSEE ★★★ EXIGEZ LA MARQUE ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ SUR LISIERES ★★★ MARQUE DEPOSEE
★★★ EXIGEZ LA MARQUE ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ SUR LISIERES ★★★

8me ANNÉE — NUMÉRO 353

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

19 JUILLET 1952

LES RÉPUBLICAINS ONT CHOISI IKE POUR CANDIDAT

Le premier acte de la compétition pour la prochaine présidence des Etats-Unis s'est déroulé à Chicago, où les 1.206 délégués de la Convention républicaine ont délibéré dans une atmosphère tumultueuse et haute en couleur qui tenait à la fois de la kermesse, du music-hall, du cirque et de la réunion publique. Rien n'avait été négligé par les « supporters » des aspirants à la candidature : parades et fanfares, slogans clamés à plein gosier, défilés de girls affriolantes, raids d'hélicoptères sur la ville, etc.

C'est que le parti républicain, désireux de reprendre place à la Maison Blanche, d'où il avait été délogé par Franklin Roosevelt, était profondément divisé sur le choix du candidat qu'il opposera en novembre prochain à celui que le parti démocrate va choisir le 21 juillet.

Des deux postulants l'un, Robert Taft, était puissamment appuyé par l'appareil administratif du parti, par les « boss », qui, dans la coulisse, dirigent les opérations.

Son rival, le général Eisenhower, ayant dépouillé l'uniforme pour se jeter dans l'arène politique, se présentait, en revanche, avec l'immense popularité qui s'attache aux U. S. A. au grand vainqueur de la guerre. Sa position était d'autant plus solide que, de toute évidence, sa désignation pouvait faire espérer le succès aux républicains. M. Taft, représentant de la « vieille garde » républicaine, de l'isolationnisme et du conservatisme social, ne pouvait, en effet, compter « mordre » beaucoup sur les milliers d'électeurs indécis et sans parti dont le vote, aux U. S. A. comme dans d'autres démocraties, suffit à faire pencher la balance électorale.

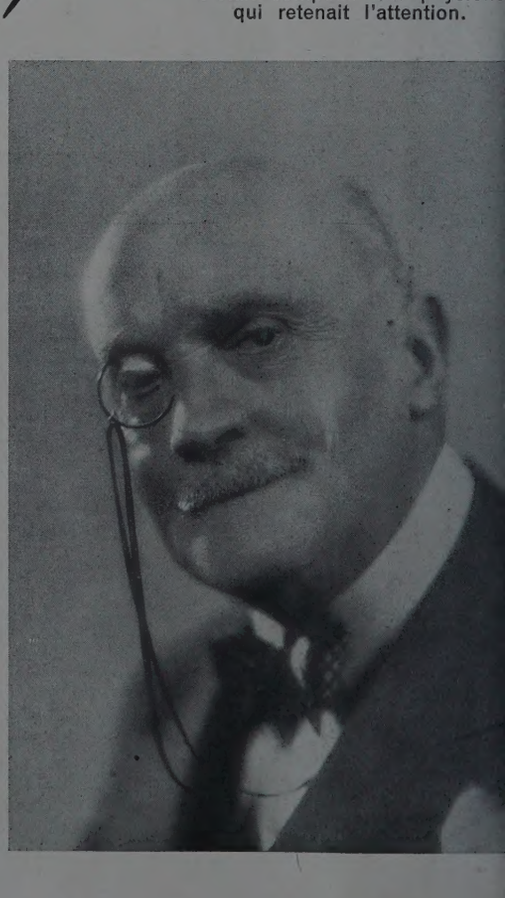
« Ike » prenait une fois de plus le chemin de la victoire. C'est à lui finalement qu'à l'issue de débats mouvementés les républicains, unanimes, ont accordé l'investiture. Ils ne pouvaient certes trouver meilleur champion pour affronter sur le ring électoral le futur candidat des démocrates. Lesquels sont fort loin, du reste, de considérer comme perdue la partie présidentielle !

« A ceux qui, plus tard, jetteront un coup d'œil sur cette plaque qui porte mon nom, je voudrais léguer ces vertus : le goût du travail, l'amour de la liberté, l'adoration de la patrie. » Ainsi s'est exprimé M. Édouard Herriot à Troyes, le 9 juillet dernier, au cours de l'inauguration d'une plaque apposée sur la maison où il est né.

M. Sarraut, président de l'Ass
blée de l'Union française,
spectacle donné par cell

LA 4E RÉPUBLIQ

Avec son monocle, M. Cail
s'était composé une physiono
qui retenait l'attention.



brillante assistance se pressait pour cette fête au palais de Versailles. Parmi membres du corps diplomatique, le général Vanier, ambassadeur du Canada, et Madame, qu'on voit ici s'entretenant avec M. Albert Sarraut.

ÊTE LES ANCIENS DE LA TROISIÈME

A Dreux, M. Forgeot représentait M. Auriol au banquet offert à M. Viollette, qui (ci-dessous) parcourt les rues avec M. Monnerville.

hampion de l'impôt sur le revenu, l'ancien président du Conseil est représenté au milieu d'amis politiques, dans son département de la Sarthe, à l'époque où il bataillait pour cette réforme

Voir l'article page 53.

Un mois après son brevet, son premier exploit : passer sous le pont transbordeur de Bordeaux.

1932. Me Watteau lui remet la Légion d'honneur en présence du maréchal Franchet d'Espèrey. A sa mort, elle sera commandeur.

Ayant franchi l'Atlantique-Sud, son « Simoun » va se poser à Natal. **Ci-dessous :** à Santiago, après un autre bond au-dessus des Andes.

DES AILES QUI NE S'OUVRIRONT PLUS

MARYSE BASTIÉ EST MORTE

En faisant, aux Invalides, de solennelles obsèques à Maryse Bastié, victime d'un tragique accident au meeting aérien de Bron, la France a rendu hommage à l'une des plus belles figures de son aviation. Celle qui disparaît ainsi, âgée de cinquante-quatre ans, avait depuis toujours conquis, avec l'affectueuse admiration de ses camarades, le cœur de tout un peuple. Partout où elle avait passé on l'aimait : « Madame, lui disait un jour un chef d'Etat sud-américain, si en France on n'est pas gentil avec vous, souvenez-vous que, moi, je vous adopte. » Les sympathies allaient d'emblée au courage souriant dont elle ne cessa de faire preuve. Pourtant la vie ne lui fut pas douce. Tous les siens lui furent successivement enlevés : son père, lorsqu'elle avait dix ans ; son frère, tombé sur la cote 304 ; son mari, victime lui aussi d'un accident d'avion ; son fils enfin, marin à Bizerte, dont elle put à peine assister les derniers moments. Toutes les épreuves, la mauvaise fortune, la maladie, elle les surmonta avec le même cran qui lui permit de tenir en l'air trente-huit heures d'affilée et de franchir les Andes malgré toutes les souffrances endurées. C'est un grand exemple de volonté que nous laisse Maryse Bastié. Ainsi qu'elle-même le disait après la disparition de son mari, Louis Bastié, « les ailes blessées ne meurent pas tout entières tant qu'il est d'autres ailes pour reprendre et continuer leur essor victorieux dans l'espace. »

SA CARRIÈRE

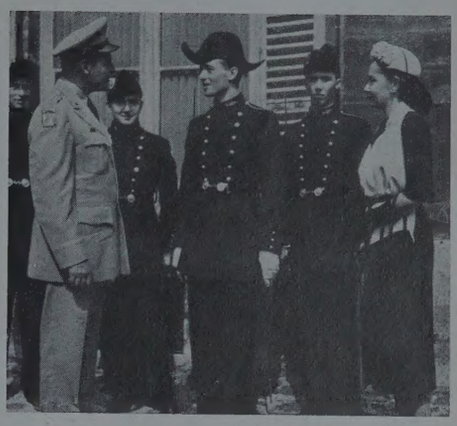
Octobre 1925. Obtention de ses brevets de transport public et de tourisme.	
13 juillet 1928. Record international de distance en ligne droite (1re catégorie) avec Drouhin. Le Bourget-Treptow.	**1.058 km. 200**
28 et 29 juin 1931. Record féminin international de distance (toutes catégories) Le Bourget-Iurino.	**2.976 km. 610**
28 juillet 1929. Record de durée féminin international (catégorie générale).	**26 h. 47' 30"**
9 et 10 juin 1930. Record de durée féminin international (avions légers, 2e catégorie).	**22 h. 24' 30"**
17 et 18 août 1930. Record de durée féminin international (2e catégorie).	**25 h. 55' 22"**
2, 3 et 4 septembre 1930. Record de durée féminin international (avions légers, 4e catégorie).	**37 h. 55' 43"**
30 décembre 1936. Traversée de l'Atlantique-Sud Dakar-Natal.	**12 h. 5**

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE...

YVES LE TOUMELIN CAPITAINE SOLITAIRE A BOUCLÉ SON « TOUR »

Quand Yves Le Toumelin quitta Le Croisic, le 19 septembre 1949, pour accomplir le tour du monde à bord d'une méchante « coque de noix », on cria : « Au fou ! » tant paraissait insensée pareille témérité. Quel appel, quelle mystique, quel renoncement pouvait bien jeter ainsi ce jeune capitaine de vingt-neuf ans vers la redoutable aventure océane où s'était illustré jadis Alain Gerbault ?

Ce Celte aux yeux clairs, taciturne, renfermé, n'était pas l'homme d'un coup de tête. On l'a représenté sortant de la guerre et de l'occupation, écœuré des violences humaines et du relâchement des mœurs dans la jeunesse. C'est possible, mais dans *France-Illustration* du 8 mars dernier, où nous relations le périple du *Kurun* jusqu'à son arrivée au Cap, notre collaborateur Tré-Hardy soulignait qu'il s'agissait en fait de l'exploit d'un fils de marin, qui avait préparé ce voyage d'études avec soin et minutie, après un entraînement sévère. Il n'en restait pas moins les risques redoutables de l'aventure, et les marins d'expérience doutaient de sa réussite. Ils ont dû s'incliner lorsque, le 8 juillet, on aperçut au large du Croisic le *Kurun* ballotté sur une mer démontée. En près de trois ans Yves Le Toumelin avait en effet bouclé son tour du monde sur son petit cotre de 9 tonneaux. Il est entré dans le port du Croisic en héros, au milieu des embarcations de tout bord, au bruit des sirènes et des cloches. Puis, après les réceptions, il s'en est allé chez les siens goûter un sommeil qu'il ne connaissait plus depuis huit jours. De quel nouveau rêve d'aventure était meublé son repos ?



POLYTECHNIQUE HONORE SES GRANDS ANCIENS

Polytechnique est une pépinière de chefs militaires. Ce n'est certes pas un mince honneur pour l'Ecole que d'avoir donné à l'armée trois maréchaux de l'autre guerre : Joffre, Foch et ce soldat humaniste, Fayolle, dont la figure pensive et bienveillante rappelle Catinat. Son buste ornait déjà une des salles. Par les soins des anciens élèves, que préside le général d'armée Blanchard, et avec le concours du général Jouvet, commandant l'Ecole, des statues de Joffre et de Foch viennent de s'y ajouter. Pour cet hommage aux vainqueurs de 1914-1918 une parade eut lieu dans la grande cour. On y admira fort l'irréprochable tenue des X défilant sous un soleil de feu devant M. Vincent Auriol. Beaucoup de grands chefs étaient présents, le maréchal Juin en premier. Le général Weygand avait pour un jour repris l'uniforme et contait des souvenirs. Il fut respectueusement salué par le général Ridgway, que M^me^ Ridgway accompagnait à la cérémonie.

M. RUIZ CORTINES PRÉSIDERA LE MEXIQUE

Contrairement à la coutume, l'élection présidentielle mexicaine s'était déroulée dans le calme. Mais de violentes manifestations, qui ont fait plusieurs victimes et de nombreux blessés, ont accueilli à Mexico la nouvelle de la victoire de M. Adolfo Ruiz Cortines (ci-dessus). Le nouveau président était présenté par le « parti révolutionnaire institutionnel », lequel groupe les éléments modérés du pays. Le général Henriquez Guzman, candidat des « partis du peuple », et le leader syndicaliste Lombardo Toledano se sont partagé les voix de gauche. Mais les partisans du général accusaient le parti gouvernemental de s'être livré à des pressions électorales qui auraient, selon eux, faussé le résultat des élections.

LES MEILLEURS ATHLÈTES DU MONDE AUX PRISES POUR LES TITRES OLYMPIQUES

Dès demain, à Helsinki, capitale des Jeux olympiques de 1952, les athlètes sélectionnés de tous les pays du monde — la seule Chine exceptée — vont se disputer âprement mais loyalement les titres tant enviés. Pour la cérémonie d'ouverture des jeux apparaîtra le traditionnel flambeau allumé à Olympie, sur le lieu même où se disputaient les jeux de la Grèce antique et dont la transmission a été assurée, de relais en relais, à travers l'Europe par de jeunes athlètes.

U. OF L.
LIBRARY

AUX QUATR

L'IRAN
A LA CROISÉE DES CHEMINS

Il semble que l'Iran approche d'un des carrefours les plus dangereux de son histoire. Depuis que le docteur Mossadegh a expulsé les Anglais, le pays a en effet vécu sur le reliquat du trésor que lui avait laissé l'Anglo-Iranian et sur les avances du Fonds monétaire international. Ces ressources sont aujourd'hui à peu près épuisées.

Le déficit des finances publiques s'aggrave chaque jour et le gouvernement ne peut plus faire face à ses échéances — soldes de l'armée, traitements des fonctionnaires, salaires des ouvriers du pétrole — que par un recours de plus en plus large à la planche à billets ; les importations ont été strictement contingentées, mais les recettes douanières, bien entendu, faiblissent ; enfin les stocks de denrées essentielles sont près d'être épuisés.

La plupart des Iraniens sont néanmoins habitués à se contenter de peu, et c'est la raison pour laquelle le départ des Anglais, coïncidant avec l'arrêt des exploitations pétrolières, n'a encore provoqué aucun trouble. Mais les politiciens, les fonctionnaires, les militaires et les classes aisées tiraient leur subsistance du pétrole, car le pétrole couvrait 30 % des dépenses budgétaires, et la plus grande part des sommes perçues par les agents locaux de l'Anglo-Iranian entrait dans le circuit économique de l'Iran.

Doit-on dès lors prévoir l'élimination définitive du docteur Mossadegh au profit d'un homme et d'une équipe plus « compréhensifs » ? Les chancelleries de Londres et de Washington seraient assez tentées de répondre affirmativement. L'Iran, en tout cas, doit se hâter s'il veut retrouver sa place sur le marché du pétrole, car la mise en sommeil de ses installations a eu pour résultat immédiat d'accélérer le rythme de production des contrées voisines : Irak, Arabie séoudite et Koweit. Ces trois pays ont, en l'espace d'un an, accru de 700.000 barils par jour leur production de pétrole brut. Or au moment de la rupture anglo-iranienne la Perse ne produisait que 580.000 barils quotidiens. C'est dire que, dès maintenant, le docteur Mossadegh est privé de tout moyen de pression.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

Volontairement incendiaire et involontairement assassin, Paul Pronnier, ex-militant communiste du Pas-de-Calais, a finalement sauvé sa tête. Les jurés de Saint-Omer l'avaient condamné à mort... Le jugement cassé, il est sorti de la cour d'assises de Caen condamné aux travaux forcés à vie. Son procès n'a pas d'ailleurs été sans faire jaillir quelque lumière sur les singulières besognes que le parti communiste exige de ses adhérents.

Ce Paul Pronnier n'était certes pas dans une position confortable. Ayant perdu la foi, il se maintenait cependant au parti communiste et en tirait les renseignements utiles... pour la direction des houillères du Pas-de-Calais. Mais cette double activité de Paul Pronnier, militant défaillant et espion authentique, devait aboutir à des événements tragiques. Dans la nuit du 18 au 19 février 1951 le misérable mettait le feu à des meules de blé près de Bully-Grenay, puis, poursuivi, tuait le propriétaire à coups de revolver. Pourquoi ce double crime ? « Provocation fasciste ! » affirmèrent les communistes. « Non, déclara aussitôt Paul Pronnier, qui jamais ne varia sur ce point, provocation communiste. Car c'est en qualité de militant que j'ai reçu de mon parti l'ordre d'incendier des meules désignées avec précision par le camarade Glorieux. La consigne était de ne pas se faire prendre, sinon il devenait impossible d'imputer le crime aux fascistes. »

Or Pronnier, maladroit, se fit prendre. Mais l'affaire avait été montée avec tant de zèle que, dès les premières heures du 19 février, des tracts communistes accusaient les « groupes de choc du R. P. F. ». Comment la cellule de Bully-Grenay avait-elle eu le temps de connaître l'attentat dans le détail, de rédiger et d'imprimer son pamphlet ? Voilà qui n'a pu être clairement expliqué et laissera dans le doute ceux qui, avec le camarade Glorieux, voudraient croire encore à la « légalité » du « travail » communiste...

LES MUSICIENS AUX CHAMPS

Comme chaque année, Prades vient d'honorer avec éclat ce qui est depuis la guerre d'Espagne son hôte illustre m discret : Pablo Casals. Pour quelques jours, un festi rassemble dans la petite ville pyrénéenne quelques-uns plus grands virtuoses de notre temps. Ici, c'est Is Stern (à g.) qui accompagne le violoncelliste espagnol dans promenade matinale. Un religieux de Saint-Michel de Cuxa s' joint au groupe, qu'un parapluie protège du trop ardent sol

LA FRANCE RÉCOMPENSE SES JEUNES ÉLITES

Les lauréats du Concours général de 1952 ont reçu à Sorbonne les traditionnels vases de Sèvres. Le préside Vincent Auriol, qu'accompagnait M. André Marie, minist de l'Education nationale, remet ici sa récompense M^lle^ Jeanne-Marie de Buchère de l'Epinois. Celle-ci mérité le premier prix de composition française en décrivant enrichissements apportés par l'art à notre vie intellectuelle morale. Sa copie, écrite dans un style très vivant, faisait mont d'une culture personnelle assez surprenante chez une jeune fi de seize ans. M^lle^ de l'Epinois, qui est guide et aime goûter joies du camping et de la nature, est élève du lycée Victor-Hug

COINS DU MONDE (SUITE)

LA IVe RÉPUBLIQUE FÊTE LES « ANCIENS » DE LA IIIe

Il fut un temps, après la libération, où la passion pour « le neuf et le raisonnable » se traduisait dans les milieux politiques par un mépris hautainement affiché pour tout ce qui évoquait la IIIe République.

Pareille mode n'a pas résisté à quelques années riches en expériences pénibles. Les innovations spectaculaires n'ont pas tenu devant les difficultés. Le dédain superbe que l'on professait pour les traditions et pour les hommes du passé n'a pu réussir à dissimuler les méfaits de l'inexpérience et de la présomption. Le Rassemblement gaulliste, auquel, de bonne foi, avaient cru nombre de Français, impressionnés par la prestigieuse figure du « premier des résistants », n'a pu résister aux premières épreuves sérieuses. La cure d'opposition qui, de par la volonté de son comité directeur, associait les élus du R. P. F. aux communistes dans les votes hostiles à « l'expérience Pinay », dont chacun sent que de son succès dépendent la stabilité de notre monnaie, l'équilibre de nos finances et la santé sociale du pays, devait aboutir à une inévitable dislocation.

Les Français, pour qui le progrès social et la sécurité nationale ne se conçoivent que dans la stabilité et dans l'ordre, retournent d'instinct vers les formations qui ont fait leurs preuves dans l'histoire glorieuse de la République. Et c'est à des hommes mûris par la pratique du pouvoir qu'il a fallu recourir pour réparer les brèches causées dans l'édifice national par les « novateurs ».

Un amalgame, une conjonction entre l'ardeur des couches nouvelles et la sagesse des aînés était nécessaire et profitable ainsi qu'en ont témoigné en ces dernières années plusieurs expériences gouvernementales et aujourd'hui encore celle que dirige un parlementaire rompu de longue date à la gestion des affaires publiques.

Cette solidarité qui rétablit le sens de la continuité entre la France d'hier et celle d'aujourd'hui s'est exprimée récemment dans les manifestations organisées en l'honneur de plusieurs leaders républicains « chevronnés ».

Nombre de cérémonies officielles ou amicales ont marqué les quatre-vingts ans du président Herriot. A Lyon comme à Paris il avait reçu maints témoignages d'affection, de la part notamment de ses amis radicaux. Ensuite, à Troyes, entouré de MM. Charles Brune, Martinaud-Deplat, Albert Sarraut et de nombreuses personnalités, le président de l'Assemblée assistait, le 9 juillet, à l'inauguration de la plaque apposée par la municipalité sur la maison où il vit le jour.

C'est dans cette ville, en effet, au 28 de la place de la Bonneterie, devenue place Jean-Jaurès, qu'il naquit, le 5 juillet 1872. M. Charles Brune avait l'agréable mission d'honorer à cette occasion au nom du gouvernement l'homme public, « sage et riche d'une longue expérience », l'homme d'Etat « gardien fidèle de l'esprit républicain et des libres institutions ». Le président Albert Sarraut, à son tour, brossa un éloquent tableau de la vie « étonnamment multiple, diverse et diaprée » d'Edouard Herriot, « de sa vie de lutteur et de penseur, de créateur et de rêveur, de sa vie ardente de chef et de sa vie intense de philosophe ».

C'est avec une visible émotion que le « récipiendiaire » accueillit de tels hommages, en évoquant le souvenir de ses premières années, « semblable en cela, dit-il, à un vieux voyageur qui, dans sa dernière étape, revient s'asseoir près de la source où s'abreuva son enfance ».

Un autre « illustre » de la IIIe République, M. Albert Sarraut, qui lui aussi franchit allégrement ce mois-ci le cap des quatre-vingts ans, a été fêté le 9 juillet, au cours d'une brillante réception donnée à Versailles dans les salons du château. M. Laurent-Eynac et d'autres orateurs ont retracé sa carrière, riche en brillantes étapes qui, au cours de cinquante années de vie politique, ont appelé ce parlementaire radical à collaborer au gouvernement, presque sans solution de continuité, avec les grands chefs républicains, avant d'accéder lui-même à la présidence du Conseil. Entre temps il devait occuper des postes éminents : ambassadeur de France en Turquie et gouverneur général de l'Indochine, où son proconsulat fut marqué par une œuvre profondément libérale en politique indigène.

Aussi bien nulle part un tel jubilé parlementaire ne pouvait être plus opportunément célébré qu'à Versailles, au milieu des membres de cette Assemblée de l'Union française que M. Albert Sarraut préside depuis 1951.

Le 6 juillet c'était à Dreux de célébrer le jubilé parlementaire de M. Maurice Viollette, qui, depuis quarante-quatre ans, administre remarquablement cette coquette cité d'Eure-et-Loir. Voilà cinquante ans en effet que cet ancien ministre, resté droit et alerte en dépit de ses quatre-vingt-deux ans, siège dans les assemblées parlementaires.

Le président Vincent Auriol, représenté à Dreux par M. Forgeot, avait adressé ses vœux à M. Viollette dans une lettre affectueuse. Des membres du gouvernement, nombre de parlementaires et de conseillers généraux assistaient au banquet au cours duquel maints hommages furent rendus à la droiture, au désintéressement et à la probité politique de l'ancien ministre. De nombreux représentants de l'Afrique du Nord avaient également tenu à souligner par leur présence « l'œuvre créatrice et profondément humaine que M. Maurice Viollette accomplit en 1925 comme gouverneur général de l'Algérie. »

C'est à un disparu, Joseph Caillaux, que ses amis politiques rendaient hommage, le 5 juillet, en inaugurant une plaque commémorative sur la maison familiale de Mamers, où il mourut le 22 novembre 1944, et une autre, au Mans, dans la salle du conseil général de la Sarthe, assemblée qu'il avait présidée durant plus d'un quart de siècle.

En présence de M. Charles Brune, ministre de l'Intérieur, plusieurs orateurs évoquèrent le destin vraiment hors série de cet homme d'Etat à la vie mouvementée, dont la carrière courut des sommets jusqu'aux abîmes tant elle était marquée, comme le montra M. Henri Queuille, « par une sorte de fatalité au sens antique du mot ». M. Martinaud-Deplat retraça, après M. Emile Roche et avant M. Paul-Boncour, les étapes de cette carrière « éblouissante et tourmentée », depuis l'impôt sur le revenu, qu'il fit voter, ministre de Clemenceau, après de rudes batailles, jusqu'au rôle de mentor qu'il remplit à la fin de sa vie à la commission sénatoriale des finances. Le président Queuille s'était attaché à une période de la vie du disparu dont le recul des années a permis de discerner le sens avec plus de clarté : l'affaire d'Agadir, en 1911, au cours de laquelle Joseph Caillaux, alors président du Conseil, s'efforça à la fois, dit-il, de préserver la paix, d'éviter un conflit auquel, de l'aveu du généralissime Joffre, nous n'étions pas préparés, et d'assurer notre position au Maroc.

PROPOS DU SCEPTIQUE

Vient de paraître (publicité non payée...) un petit ouvrage de 316 pages, table des matières comprise, intitulé « Cœur S. O. S. », œuvre d'une de ces courriéristes du cœur dont un journal moderne digne de ce nom ne saurait désormais se passer sans déchoir...

Le courrier du cœur n'est pas, dit l'auteur, ce qu'un vain peuple pense. Elle s'attache à démontrer, après plusieurs années d'exercice (mais faut-il dire de sacerdoce ?), que le racommodage des cœurs brisés, le pansage des amours blessées, la prothèse des âmes mutilées ont moins d'importance au bout du compte que la lutte, sur tous les fronts et par tous les moyens, contre la solitude, qui est le mal du siècle actuellement en cours.

La thèse est présentée avec une certaine habileté, une habileté certaine. S'il s'agit d'un plaidoyer « pro domo », le plaidoyer est convaincant. On se prend à songer aux instituts de beauté, aux fabricants de lotions capillaires, aux vendeurs de crèmes nourrissantes pour la peau qui exhibent des séries de photographies couplées : « avant », « après ».

« Avant », les soirées solitaires, sans homme fumant la pipe au coin de l'âtre ou sans épouse pour mitonner le bœuf à la mode (biffer la mention inutile). « Après », c'est pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Il semble que la courriériste du cœur 1952 soit une variété journalistique de l'espèce assistante sociale, attachée par sa carte de presse et son service commandé à la glèbe ingrate mais point toujours stérile de ses correspondants isolés. « Solitaires de tous les pays, unissez-vous ! »

On se croirait peut-être fondé à ironiser sur le sort de ces « solitaires » malgré eux, incapables de trouver de l'eau à la rivière tant les arbres leur cachent la forêt. Mais ce serait méconnaître le goût pour l' « efficience » — comme on dit aujourd'hui — de la majorité de nos contemporains. Habitués à mettre des annonces pour trouver une bonne, une voiture, un appartement ou un emploi, ils restent sourds aux arguments des adversaires du courrier du cœur, exigeant de leur journal favori qu'il leur fournisse de même le réconfort et la sérénité. Faut-il croire que les journaux à « courrier » sont lus en majorité par des solitaires ?

« Cœur S. O. S. » ? Un ouvrage de dame à lire et à méditer quand on croit encore que le mariage est un paquetage réglementaire à toucher au magasin du destin, pour apprendre qu'il apparaît à nombre de nos malheureux contemporains sous l'aspect mirifique et distant du gros lot de la loterie.

L'ISOLEMENT DE LA FRANCE ET LE PROBLÈME TUNISIEN

par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

C'est à l'amitié de Charles Nicolle que je dois d'avoir, mieux que ne saurait le faire un voyageur même curieux et appliqué, aimé la Tunisie et lié connaissance avec le peuple tunisien — autochtones et Français. Il y a, de cela, une trentaine d'années ; nous étions au lendemain de la première guerre mondiale, et cette guerre, pendant laquelle la Régence nous avait fourni de bonnes troupes, ne semblait pas avoir troublé sensiblement l'équilibre dans les relations entre les deux pays : la France et la Tunisie. La machine administrative commençait seulement alors de s'alourdir et de se compliquer. Le traité du Bardo et la convention de la Marsa n'étaient pas discutés par la population instruite de la Régence. Les autorités tunisiennes géraient effectivement le pays et la France exerçait une sorte de contrôle ; elle avait entrepris une œuvre considérable, œuvre de construction et d'instruction, dont les effets apparaissaient partout et semblaient contenter tout le monde. Cette œuvre, qui devait se poursuivre encore durant trois décennies, en dépit des désordres terribles de la seconde guerre mondiale, cette œuvre effaçait jusqu'aux traces de l'ancien régime féodal. Le pays vivait dans l'ordre et la prospérité ; on l'avait pourvu de ports, de voies ferrées, de bonnes routes, d'écoles, d'hôpitaux, de constructions modernes qui respectaient la grâce et la beauté des vieilles villes. On avait planté des arbres, réglé le cours des eaux, fertilisé le sol, confirmé la sécurité, favorisé les arts régionaux. Le parti révolutionnaire, le parti de l'indépendance, s'exerçait sans hâte à la dialectique, mais non point encore à l'action. La France avait donné à la Tunisie l'un de ses plus grands savants, Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur, des chirurgiens et des médecins, des missionnaires, des archéologues, des administrateurs prudents et même un personnage maraboutique, cet étonnant docteur Conseil qui prend, petit à petit, dans mon souvenir, figure et valeur de sainteté.

La seconde guerre mondiale, qui aura finalement ébranlé toutes les œuvres humaines, a eu pour effet majeur de rendre intolérables au monde musulman l'autorité d'abord, et même la loyale assistance du monde occidental. On sait comment les choses ont évolué dans l'Insulinde et en Inde, puis dans la Perse, puis dans le Proche-Orient, puis en Egypte. La vague d'insurrection de l'Egypte est venue déferler sur le Moghreb, en attendant qu'elle atteigne le Sénégal et l'Afrique équatoriale, dans la mesure même où ces pays se trouveront islamisés. — Et l'on sait que l'islamisation du continent noir se fait très vite ; elle vient non surtout du nord, mais plutôt de l'est, par la pullulation des éléments pakistanais accourus jadis à l'appel des planteurs.

Les voyageurs attentifs, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, avaient quelque raison de considérer avec inquiétude l'évolution des événements, dans toute notre Afrique du Nord, sans doute, mais particulièrement en Tunisie. Je ne me suis pas arrêté moins de six fois en Tunisie depuis la libération. Au début de l'année 1947, j'ai fait, dans la Régence, une enquête soucieuse. Je venais du Liban, j'avais passé ensuite près d'un mois en Egypte ; je devais, en quittant la Tunisie, m'arrêter en Algérie et au Maroc, puis gagner le Sénégal. Ce que je fis.

Cette enquête me donna la substance d'un petit livre que je publiai dès mon retour. Ce petit livre, dans lequel j'annonçais les épreuves auxquelles nous sommes soumis maintenant, fut accueilli, somme toute, avec une aimable indifférence par un public assurément lettré, mais amateur de ces émotions fortes que l'on trouve dans les romans policiers ou dans les délicates histoires de perversions sexuelles. Quelques années passèrent et je commençai de me demander, non sans angoisse, non sans amertume, si la grande majorité des Français se souciaient vraiment de cette réalité magnifique, vulnérable et menacée que l'on nomme l'Union française.

Dans un différend comme celui qui oppose désormais le peuple musulman de la Tunisie et le peuple français, la France ne peut compter sur l'amitié sincère et sur l'assistance de personne. Qu'elle rêvasse, qu'elle s'abandonne, qu'elle tarde par trop à résoudre les problèmes qu'elle doit résoudre, et je dis qu'elle perdra tout, même l'honneur. Assurément, on ne fera pas à la France, qui est encore une grande puissance, quelque chose de comparable à ce qu'on a fait à la courageuse et petite Hollande. Mais on ne fera rien que pour l'embarrasser et traverser tous ses intérêts.

Elle a contre elle, d'abord, le peuple tunisien, qui attend des réformes substantielles et qui ne voit rien venir, du moins jusqu'à l'heure où j'écris ces lignes. Qu'on ne parle pas de gratitude en matière de collaboration internationale : un peuple qui se juge humilié et même spolié, penserait-il ainsi contre le bon sens et contre la vérité historique, un tel peuple ne serait jamais en disposition de rendre grâces et de persévérer dans un régime qu'il exècre désormais. A laisser durer le conflit, on risque d'entretenir, dans des esprits encore mal formés et mal instruits, un besoin brouillon de querelles, de bombes et de criailleries. Tous les bons observateurs savent que le régime des attentats, dans la Régence, n'est même plus contrôlé par les agitateurs politiques.

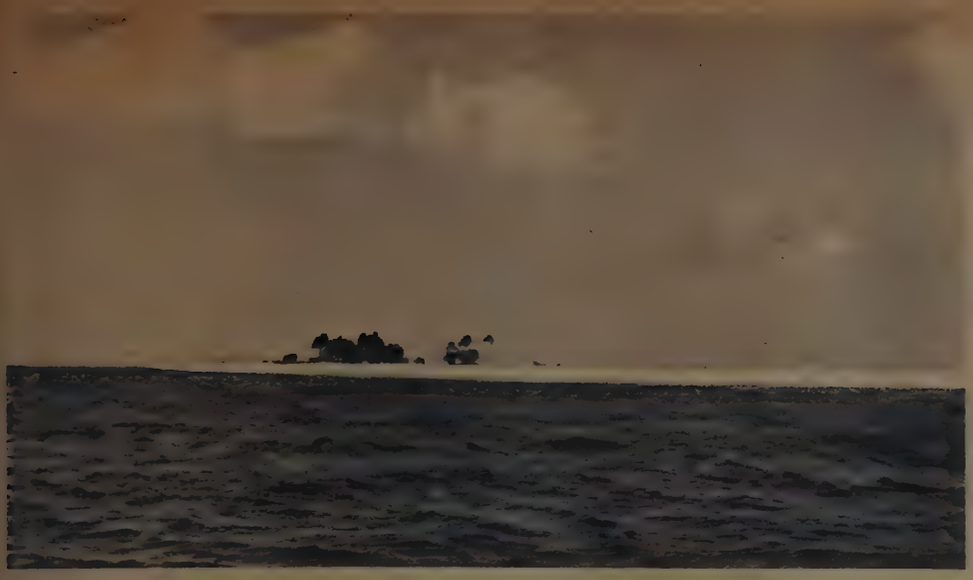
La France a, contre elle, tous les peuples de l'Islam, unis, provisoirement, dans un vœu d'émancipation à tout prix, même au prix de la barbarie et du chaos.

La France a, contre elle, là comme ailleurs, les éléments communistes qui sont prêts à tirer parti de tout désordre. Un musulman intelligent et cultivé me disait naguère : « Nous nous servirons des Russes pour nous débarrasser de vous, comme vous vous êtes servis des Russes pour vous débarrasser des Allemands. » Il oubliait que les Russes font payer cher leur collaboration.

Et quels sont encore, dans cette affaire désolante, les adversaires de la France ? Mais, sans nul doute, ses alliés ordinaires, ceux qui devraient être, avec un peu de réflexion, ses amis. L'horrible guerre d'Indochine, en la circonstance présente, n'est d'aucun enseignement. Il a fallu sept années de lutte et de douleur pour faire comprendre à nos alliés que la France ne pouvait abandonner l'Indochine, sans, du même coup, amener une rupture définitive entre l'Occident et l'Extrême-Orient, sans consacrer le triomphe du stalinisme asiatique et mondial. On ne saurait espérer aucune intelligence de cette sorte dans les drames de l'Afrique septentrionale. Pour des peuples industrialisés à outrance, pour des peuples qui ne sauraient plus vivre repliés sur eux-mêmes et ramenés à leurs seules ressources, les impératifs de la production et de commerce passent avant toutes les règles et tous les enseignements. Le principal, pour ces peuples, est de trouver des marchés, quand bien même ils devraient, ce faisant, troubler l'équilibre de leur civilisation et ruiner leurs associés. Je ne les accuse pas, hélas ! en parlant ainsi : je m'efforce de déterminer les éléments de la conjoncture.

La France n'a donc à compter sur personne ; elle doit tout décider seule, et dans une austère urgence. Or elle s'épuise dans les controverses des partis. Elle ne semble pas comprendre que les conditions de la bataille mondiale ne sont plus ce qu'elles étaient voilà trente ou quarante ans. La France parle vaguement de science économique, de concorde ou de sagesse à des populations excitées qui rêvent de discorde et de folie. La France, dans cette querelle, n'obéit même pas toujours aux prescriptions de la courtoisie et de la convenance. Elle s'imagine encore qu'une longue tradition de génie et d'invention suffit à légitimer toutes les politiques. Elle fait attendre des gestes qui auraient dû être accomplis avant toute prière, toute sollicitation. Les gouvernements successifs ont à peine le temps, avant de s'effondrer, d'entrevoir une politique cohérente — je ne parle pas ici d'habileté, je ne parle que de clairvoyance. Les représentants du peuple donnent, dans leurs assemblées, le spectacle de la confusion et surtout de l'ignorance.

Au point où nous en sommes, l'objectif essentiel est celui-ci : à peine de perdre le fruit d'un effort généreusement accompli pendant soixante-dix années, la France doit faire le nécessaire pour ne pas s'aliéner à jamais l'amitié du petit peuple tunisien, de ce petit peuple que soutient l'immense peuple musulman. Mais n'est-il pas trop tard déjà ? C'est ce que nous montreront les toutes prochaines saisons.



Vu de la mer, le rocher de Clipperton apparaît comme une sorte de château fort fantastique.

J'ai vu hisser le pavillon national sur le rocher de Clipperton

PAR LOUIS CASTEX, conseiller de l'Union française.

NOUS publions aujourd'hui des extraits du journal tenu par le colonel Louis Castex au cours du voyage qu'il fit au début de l'année à l'île Clipperton, au large de l'Amérique centrale, pour y étudier les possibilités d'installation de terrains d'aviation. On sait qu'en cette matière le colonel Castex est un spécialiste qui fait autorité. C'est lui qui, en 1935, démontra les possibilités offertes à l'infrastructure aérienne par les Açores, alors que les pilotes les plus réputés de l'époque n'imaginaient pas qu'on pût tirer parti de ces îles. Ses travaux sur les relations avec l'Union française l'ont conduit en Indochine, en Nouvelle-Calédonie, à Saint-Pierre-et-Miquelon, aux îles australes. L'an dernier « France-Illustration » a publié une relation de son voyage aux îles Kerguelen, où il était allé étudier l'aménagement d'une base aérienne. La mission qu'il vient d'accomplir à Clipperton avait le même objet. Là, comme aux Kerguelen, le colonel Castex et ses compagnons ont eu la joie de réaffirmer la souveraineté de la France et de faire flotter sur ces terres lointaines le drapeau tricolore.

FÉVRIER. A 7 heures je tire les rideaux marron qui obstruent le hublot de ma cabine. Des moutons, beaucoup de moutons sautent sur la mer, et pourtant Dieu sait si nous avons besoin d'une mer clémente aujourd'hui ! On ne peut ni choisir le temps ni choisir le jour pour ce débarquement. Les ordres sont formels, nous avons douze heures d'arrêt devant Clipperton, avec ou sans débarquement. Autrement il nous faudrait 60 tonnes de combustible pour passer la nuit, et cela n'est pas possible, car nous ne pourrons pas nous ravitailler en mazout avant notre arrivée à Panama. Toilette vite faite, déjeuner pris à la hâte, je préfère partir à jeun, et ma tasse de thé devra me suffire jusqu'à ce soir. Il y a sûrement un bain pris de force en perspective. Je monte sur la passerelle. Tout l'état-major est là, entourant le commandant. « Ce n'est pas fameux, me dit le « Pacha ». Je pense que vous pourriez partir en reconnaissance avec quelques officiers et juger sur place de l'état de la mer. » Venir de Paris tout exprès et rentrer bredouille, j'en ai froid dans le dos. Par moment, sur la mer, des moutons en furie grimpent le long des dunes, puis c'est le calme : la cavalerie repart à l'assaut, cette fois plus

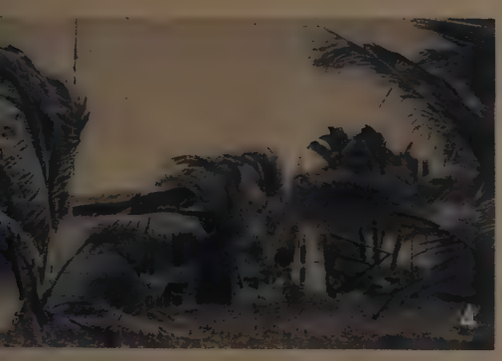
Le voilà donc le fameux rocher qui a tant excité l'intérêt des diverses aviations

En attendant le retour de la reconnaissance que le colonel Castex allait mener, la « Jeanne-d'Arc » avait mouillé non loin de l'île.

Une épave gisait — depuis quand ? — non loin de la côte inhospitalière de l'îlot rocheux.

1. Avant de se lancer à la découverte, le colonel Castex confère avec le commandant de la « Jeanne-d'Arc », le capitaine de vaisseau Amman, et l'ingénieur mécanicien en chef Kerneur. — 2. La descente dans les canots qui vont s'efforcer de franchir les redoutables « rouleaux ». — 3. L'entreprise n'est pas sans danger. — 4. Un des canots chavira. — 5 et 6. Fort heureusement ses occupants se tirèrent indemnes de l'aventure et n'eurent plus qu'à « écoper », c'est-à-dire à vider l'embarcation de l'eau qui l'avait envahie.

Quelques membres de l'équipage qui ont été désignés pour explorer l'île s'éloignent du navire.



Le rocher sur lequel le colonel Castex et ses compagnons ont fait flotter le pavillon national.

1. L'île Clipperton est un atoll de corail. La végétation y est maigre et les arbres n'y sont représentés que par de rares cocotiers. — **2.** Clipperton fut, il y a quelques années, visitée par une mission américaine. — **3.** On retrouve à différents endroits les traces du passage de cette mission, qui avait élevé, çà et là, des baraquements recouverts de tôle ondulée. — **4, 5** et **6.** Le temps n'a point épargné ces constructions précaires, et leur délabrement ajoute au caractère désertique de l'île, appelée peut-être pourtant à devenir un relais aérien.

Un peuple d'oiseaux accueillit la « Jeanne-d'Arc » et ses canots aux approches de Clipperton.

énergiquement, accalmie et ainsi de suite. Les voilà donc ces fameux « rouleaux » dont on parle tant ; ils sont inséparables de cet atoll perdu.

Le bateau progresse lentement, et maintenant l'île se dessine avec plus de netteté. Voilà le fameux rocher de couleur sombre qui, à mesure que l'on s'en approche, ressemble à un navire à voiles, avant de prendre l'aspect d'un immense château fort. Un feu allumé par le gouvernement mexicain sur ce rocher est depuis longtemps éteint. Maintenant on distingue parfaitement un bouquet de cocotiers. Une épave montant au-dessus de l'horizon, quelques bâtisses, un cocotier isolé, sur sa droite une légère élévation, on dirait un tumulus, une tombe plus élevée qu'elles ne le sont d'habitude. C'est dans cette direction que les rouleaux semblent être les moins inquiétants, les moins arrogants. Ils ont l'air d'arriver plus disciplinés. Il y a moins d'étalage dans leur marche en avant. Je monte tout en haut du bateau et je distingue maintenant les détails de la structure de Clipperton. Le lagon en son milieu semble tout d'une pièce. Aucun récif de corail ne le sépare en deux parties comme je le croyais. Dans tous les cas on ne remarque pas de rocher en surface. Nous avançons à 140 tours. Sur la carte, les fonds sont encore marqués ; on peut lire 513 mètres, 405, puis c'est le blanc. Là s'arrête la ligne de sondage effectuée par les bateaux qui sont venus jusqu'ici, face à la côte sud-ouest de l'île. C'est décidé, on va aller jusqu'aux rouleaux pour se rendre compte.

Mon fidèle matelot Jean Bescond, un mécanicien mousse — il a à peine dix-huit ans — Breton évidemment, m'aide à passer une combinaison légère. Je me chausse d'espadrilles bien tenues aux pieds par des guêtres blanches montantes de marin, elles enserrent autour des jambes le bas de la combinaison ; dessous, un simple caleçon de bain. A bâbord la chaloupe à moteur est déjà à l'eau. Je prends l'échelle de corde qui descend à la verticale le long du flanc du bateau et je saute dans l'embarcation, profitant d'une lame qui l'amène à hauteur du dernier maillon de l'escalier de fortune. Nous piquons droit sur le petit tumulus, où il nous apparaît que les rouleaux sont plus sages. Nous sommes impatients d'arriver sur les lieux, mais la route est longue ; nous sommes face au vent et recevons quelques bonnes douches. Enfin nous voici arrivés à bonne distance des rouleaux. Conciliabules, discussions, on marche parallèlement à eux, on observe les failles. Conclusion : le débarquement est réalisable, et l'on décide de retourner vers la *Jeanne-d'Arc*.

De gauche à droite : ingénieur mécanicien Viard, lieutenant de vaisseau Fabry, colonel Castex, lieutenant de vaisseau Chaperon, lieutenant de vaisseau Macqueron, second maître de manœuvre Cossec, matelots Salaun et Saussaye.

Le bateau s'est éloigné, il s'est laissé dériver de 2 milles. Nous avons la T. S. F. à bord, fort heureusement protégée par une toile cirée. Quand nous nous présentons devant la *Jeanne*, on sait déjà que trois embarcations doivent être mises à l'eau et que le débarquement est faisable. Un premier bateau est suspendu dans le vide. C'est le *weary* qui servira au débarquement. La grue le place juste à la verticale du flanc du croiseur. L'embarcation est plate à souhait, elle a été achetée à Honolulu, sur les conseils de la marine américaine. Elle descend lentement, prend contact avec l'eau, puis c'est au tour de la baleinière, avec tout son personnel à bord. Enfin la chaloupe hydrographe, avec officiers et équipages qualifiés pour effectuer les sondages et l'hydrographie aux abords de l'île ; et le convoi prend le départ, suivi du regard par tous ceux qui sont à bord de la *Jeanne*.

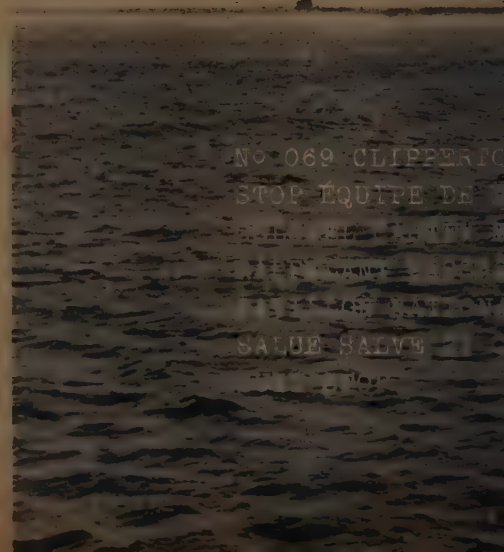
Notre chaloupe est en tête et prend en remorque le weary. Le quartier-maître Salaun est seul à bord. La frêle embarcation danse réellement sur les eaux agitées. Elle saute, rebondit, nous la voyons tout d'un coup partir à la dérive, son pilote bondit sur les avirons, la corde qui nous liait à elle s'est cassée. Le mal est vite réparé ; nous arrivons près du but, mais il y a encore beaucoup de fond. On avance prudemment, on sonde. 5 mètres ? Ça va, l'ancre est mouillée. Les autres embarcations se rapprochent, le weary est à côté de nous ; deux officiers sont du premier voyage, le lieutenant de vaisseau Macqueron et le lieutenant de vaisseau Fabry. Deux rameurs embarquent avec eux, le second maître Cossec et le matelot gabier Saussaye ; nous suivons, anxieux, nos camarades, cependant qu'un filin se déroule près de moi, le chef de l'embarcation qui s'éloigne en a pris une extrémité : ainsi les deux embarcations pourront être reliées. Plusieurs gros rouleaux déferlent vers la rive. Nous avons observé que cette période d'agitation est toujours suivie d'une petite accalmie. Il faut saisir le moment, l'embarcation en profite. Ça y est, elle passe, et nous voyons tous ses occupants sauter prestement à l'eau, ils ont pied. Ils tirent vers la rive le weary, profitant de la vague montante pour l'entraîner au sec.

Le premier débarquement a réussi. Le bout du long filin est frappé sur un rocher de la côte, la terre est reliée à la chaloupe. La première équipe, qui est à terre, se décide à remettre l'embarcation à l'eau, car les deux vaillants rameurs doivent venir chercher la deuxième équipe. Nous voyons les deux marins sauter à bord ; un rouleau arrive, le petit bateau se cabre, retombe sur le côté, se retourne. Quelle chance : nos deux camarades s'ébattent dans les eaux ! Par bonheur, ils n'ont pas été pris sous l'embarcation. Les rames vont d'un côté, à la dérive, le bateau retourné, de l'autre, mais les quatre mains ont pu heureusement s'agripper à lui. La baleinière fonce, on embarque les deux rescapés, qui arrivent jusqu'à nous et montent à bord de notre chaloupe. Ils ont pris un petit bouillon ; aucune blessure, mais le travail ne fait que commencer pour eux. Armés d'un baquet, ils vont patiemment vider l'eau du weary. Et c'est le départ pour le second voyage. Je monte à bord avec les lieutenants de vaisseau Chaperon et Viard, ainsi que les deux marins qui ont déjà l'expérience du premier débarquement. La vague nous prend, nous amène rapidement au premier rouleau, nous le franchissons et aussi le deuxième, et j'entends de terre à mon adresse un « Sautez ! » impératif, puis un deuxième ; le premier maître me dit : « Attendez, il y a trop de fond. » Enfin au troisième « Sautez ! » plus énergique que les autres, je me décide ; j'ai de l'eau seulement jusqu'à la ceinture. Les autres occupants sautent à leur tour. Nous tenons ferme le bateau, qui veut suivre la vague en regagnant le large ; on arrive assez péniblement à le mettre au sec, et nous bénissons notre équipement, car nous sommes trempés jusqu'aux os. Le chef de la manœuvre décide d'arrêter là l'expérience, parce que s'il y a un aller, il y a également un retour, et le premier a été désastreux. Nous sommes donc sept à terre. On se répartit le travail. Le premier maître va garder le weary au sec sur la rive. L'officier mécanicien Viard va aller prospecter les bâtiments en bois, où se trouvent encore des souvenirs du passage des Américains en 1945. Les trois lieutenants de vaisseau Macqueron, Fabry et Chaperon, le matelot Edouard Saussaye et moi-même prenons immédiatement la direction du grand rocher sans perdre de temps : la mer peut se lever, il faut faire vite. J'avance péniblement dans l'herbe haute en suivant une vague piste qui a été intentionnellement tracée pour faire le tour de l'île il y a au moins quatre ou cinq ans. Heureusement, devant, derrière, de côté, tout est plat, nous avançons entre la côte et le lagon. Le sol est ferme ; cet espace de terre est large d'une centaine de mètres ; mais nous quittons cette route relativement facile pour nous engager sur un terrain un peu plus mou qui borde le lagon. Nous coupons au plus court. J'ai perdu de vue un de mes quatre compagnons, j'avance et je perçois un coup de revolver, un deuxième, un troisième, et le lieutenant de vaisseau Fabry, qui s'était dissimulé dans de hautes herbes, poursuit maintenant, revolver au poing, un énorme cochon sauvage qui galope à toute vitesse, mais déjà la bête est loin. « Il a la peau dure, cet animal », me dit Fabry, et je pense à la vengeance d'un animal blessé qui se retournerait contre son agresseur.

Nous reprenons notre marche en contournant le lagon. Le cochon sauvage a-t-il attendu son agresseur ou se trouve-t-il sur notre route par hasard ? Je ne sais, mais le fait est qu'il est là, devant Fabry. Celui-ci n'a d'autre ressource que de s'élancer sur lui, le revolver à la main. L'animal fuit jusqu'à l'extrémité d'une langue de terre entourée d'eau de tous côtés. La bête est acculée

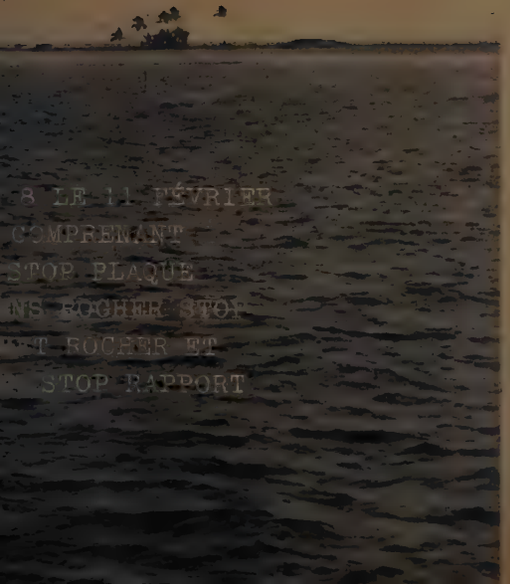
La faune est représentée par des cochons sauvages leurs défenses rendent à l'occasion redoutal

L'île se prête parfaitement, d'après le colonel la possibilité



te cane et sa famille ont été les seuls témoins du salut aux couleurs. Elles lui doivent la vie.

lations aériennes... Et, en particulier, elle offre e piste d'envol.



à l'eau. Va-t-elle s'y jeter ? Non. Elle se retourne, marque un temps d'arrêt et fonce, la tête en avant, sur son chasseur, qui se sauve à grandes enjambées et distance la bête ; il opère un à droite complet, cependant que l'animal continue sa course, tête baissée, sans se détourner de la ligne droite. L'incident semble clos, car la bête continue au loin sa course échevelée.

Et nous voilà près du rocher. Une grosse truie, suivie de trois petits cochons de lait noirs comme du cirage, s'en va trottinant ; tout en nous regardant, ils continuent leur route. Je ne bouge pas, j'ai les mains vides et trouve inutile d'aller au-devant et de braver tout ce petit monde. C'est l'ascension du rocher. Nous suivons un petit sentier couvert de plumes : « Ça sent le fauve », disons-nous. Cette phrase ferait frémir si nous ne savions par avance que les seuls animaux de l'île sont ces fameux cochons sauvages, qui ont toutefois l'apparence de nos sangliers. Les deux crocs à l'avant de leur mâchoire recommandent la plus grande prudence... surtout lorsqu'on n'est pas armé.

Macqueron et Chaperon sont déjà au sommet de ce rocher, haut de 19 mètres. Le drapeau est hissé. « Garde à vous ! » Ce n'est pas sans émotion que nous saluons les couleurs. Du bord tous nos gestes ont dû être suivis, car aussitôt retentit une salve de vingt et un coups de canon. Nous ne percevons du reste que les flammes sortant des orifices. La souveraineté française sur l'île de Clipperton est une fois de plus affirmée. Le drapeau tricolore flotte sur la tour de l'atoll.

Si, en dehors des êtres humains qui ont assisté à cette petite cérémonie, le seul témoin pouvait parler, il nous dirait que cette minute a été la plus effroyable de sa vie, et je m'explique. Nous sommes sur une plate-forme du rocher, où se tient une superbe cane. Elle tremble de tous ses membres, secoue sa tête en gestes saccadés, observe nos allées et venues, tandis que ses ailes déployées, tremblantes, abritent, protègent quelques petits. Une foule d'idées passent dans mon esprit. Voilà un spécimen intéressant à recueillir pour le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Je pense aussi à une demande faite récemment par l'Académie des sciences de Californie. Le directeur désirait faire un séjour dans l'île pour l'étude des oiseaux. Je pense enfin au retour à bord avec un fétiche. Et puis non ! Cette bête m'a ému ; elle a assisté à cette cérémonie et elle a eu si peur ! Lorsque le matelot est passé à côté de moi, j'ai été sur le point de lui dire : « Prenez-la, abattez-la, nous l'emporterons avec nous. » Mais quand j'ai vu l'œil affolé de cette mère cane, je ne me suis pas senti le courage de tenter quelque chose contre elle, même par personne interposée.

Je regarde une dernière fois le lagon du haut du rocher. Il peut constituer un plan d'eau d'autant plus long et large qu'il m'apparaît possible de faire sauter à la dynamite certains récifs de corail qui coupent en longueur et en largeur la piste d'envol à l'intérieur du lagon. Tel qu'il est, ce plan d'eau a permis cependant à l'audacieux capitaine Taylor, de l'aviation militaire australienne, d'amerrir et surtout de décoller son Catalina lourdement chargé, puisqu'il partit de Clipperton pour aller d'une seule traite à Bora-Bora (Tahiti). La profondeur du lagon va de 0 m. 30 à 100 mètres. Sa largeur est d'environ 1.500 mètres, et sa longueur, de plus de 2 kilomètres. Je vois très bien l'emplacement d'un chenal dans la partie sud-ouest du lagon : il pourrait être creusé au niveau de l'endroit où nous avons débarqué. Ce chenal ferait communiquer la mer et le lagon ; les bateaux trouveraient ainsi un abri dans ses eaux calmes. Il n'y aurait plus de problème de débarquement. Cela représenterait de gros travaux, mais ils seraient compensés par l'excellence d'un mouillage sûr, qui est une condition *sine qua non* de toute entreprise à Clipperton. J'estime que tout est faisable à Clipperton. Plan d'eau aussi bien que pistes. La *runway* dans le sens de la longueur, en bordure du lagon, sur la côte sud-ouest, serait de beaucoup la plus intéressante. Elle pourrait mesurer jusqu'à 3.000 mètres, en prévoyant toutefois des aménagements spéciaux et bien conçus. Il y a donc les éléments pour faire à Clipperton une infrastructure solide. La côte du Mexique n'est pas éloignée au point qu'il soit impossible de transporter sur place bulldozers et matériaux.

Sur le chemin du retour, j'observe la topographie de l'île. Sauf sur les bas côtés qui longent le lagon, la terre est ferme. En tous les points, la largeur du terrain comprise entre la côte et le lagon peut très bien permettre le passage d'une piste. Indiscutablement, c'est au nord-est que se situerait la piste la plus facile, la plus rapidement faite et surtout la mieux orientée, face aux vents dominants nord-est. Cette piste nord-est-sud-ouest pourrait être d'une longueur de 1.600 mètres, la largeur du terrain à cet endroit étant de 400 mètres. Pour le décollage d'un avion peu chargé en direction du Mexique, puisque orientée dans la direction des vents dominants, cette piste serait suffisante. Sur les autres côtés de l'île il est possible, avec des travaux évidemment, de faire d'autres pistes, si l'on veut se servir de l'atoll comme relais pour les gros avions commerciaux.

Que le retour à notre point de débarquement est donc pénible ! Le soleil est chaud à cette heure de la journée. Nous l'avons en plein dans les yeux. Le simple calot blanc sans visière dont je suis coiffé est nettement insuffisant, et j'ai oublié d'emporter mes lunettes noires. Devant nous, à 100 mètres, Fabry, le buste nu, lève de façon rythmée ses deux bras qui tiennent un gourdin. On sent qu'il tape, mais sur quoi ? Les herbes hautes nous empêchent de discerner ; puis d'un geste majestueux, spectaculaire, qui, vu de loin, ne manque pas de grandeur, il brandit dans sa main droite un objet, une arme sans doute, qu'il est allé chercher dans un étui à sa gauche. Nous pensons que ce doit être son coutelas. Le bras s'est levé, s'est rabaissé, et avec son camarade Chaperon nous le voyons maintenant porter, accroché à son gourdin, l'objet de son déchaînement... un cochon sauvage. Est-ce celui qui l'a chargé ? Est-ce un autre ? Nous saurons quelques minutes plus tard que ce malheureux animal se trouvait par hasard sur sa route et que, dans le doute, il a préféré ne pas risquer une nouvelle attaque. Cette scène s'est déroulée avec une stupéfiante rapidité.

L'ingénieur mécanicien Viard, qui est le sixième prospecteur de l'île, arrive en même temps que nous sur la plage d'embarquement. A quelques secondes près, il est exact au rendez-vous. L'embarcation est là. Nous sommes toujours reliés à la chaloupe par le fameux bout. Je fais partie du premier voyage. Pris par le ressac, le bateau nous entraîne, nous le suivons au galop, nous avons de l'eau à mi-jambes, les coraux sont plutôt pointus, nous suivons à marche accélérée ; mais je m'avoue vaincu et je saute dans l'embarcation déjà lancée à une assez vive allure : nous allons traverser un moment assez pénible. L'équipe est maintenant embarquée, je suis au bout du weary, mes pieds posant sur le cochon, je me trouve en équilibre sur cette chair molle. Je ne sais pourquoi, le bout passe entre mes jambes. M. Viard,

Cette plaque de cuivre gravée à bord de la « Jeanne-d'Arc » et scellée à l'entrée du rocher de Clipperton commémore le débarquement du 11 février 1952.

qui était debout, tombe sur moi ; un rouleau arrive, je suis serré entre le bout et l'arête du weary ; en déséquilibre, j'ai le buste en dehors de l'embarcation ; je ne saurai jamais comment je suis arrivé à me redresser et à ne pas tomber à l'eau à ce moment-là. Je m'en tire avec un morceau de peau enlevé à la cuisse, et, au même moment, le bout casse. Mes compagnons ont déjà pris les rames ; on monte et on descend sur les rouleaux. Nous arrivons près de la chaloupe. Ouf ! C'est fini pour nous. Le weary repart : même manège. La seconde équipe laisse passer plusieurs mauvais rouleaux. A son tour, elle arrive à la chaloupe. Tout le monde est à bord, mais avant de repartir vers la *Jeanne-d'Arc* on s'assure que les sept débarqués sont bien présents.

La seule bouteille de Perrier qui était restée dans la chaloupe a un certain succès. Et c'est le retour vers le grand bateau ; nous sommes très, très fatigués. Nous sommes tous sur nos nerfs et nous ne nous détendrons que beaucoup plus tard.

Nous disons adieu à l'île en remerciant la mer de nous avoir permis ce débarquement tant désiré.

GENÈVE Capitale de la région du Léman, elle est encore le siège de grandes réunions internationales dont les participants aiment à se délasser au cours de promenades sur le lac célèbre.

LA CONFÉDÉRATION DU BONHEUR CALME

NOUS avons eu à diverses reprises l'occasion de donner un aperçu des efforts entrepris en France pour faciliter le tourisme international. Dans notre numéro spécial de printemps de cette année, dont le thème était l'eau, nous avons rappelé les agréments des plages si variées qui bordent notre pays et nous avons dit aussi les surprises qu'offrent aux promeneurs les jolies rivières de France, dont les plus modestes ne sont pas toujours celles qui recèlent le moins d'attraits.

Mais les beautés naturelles de notre sol et de notre ciel tout autant que le travail officiel ou privé accompli pour améliorer les conditions du tourisme, le rendre de plus en plus facile et agréable au plus grand nombre ne nous font certes pas méconnaître ce qui s'est fait ailleurs. Nos voisins ont fait preuve de beaucoup d'ingéniosité et d'initiative pour mettre en valeur leurs sites et les monuments dont l'art a parsemé leurs territoires et afin de donner satisfaction à cet engouement pour le voyage qui est une des caractéristiques de notre époque. Dans cet ordre d'idées la Suisse a dès longtemps conquis la réputation d'un pays supérieurement équipé.

LA Suisse a deux armes touristiques éprouvées : son décor et son calme. Je ne suis pas sûr que ce second élément ne soit pas au fond le meilleur. Habitants d'une planète survoltée, nous sentons de plus en plus la nécessité du repos complet, de la détente intégrale, de la décontraction, comme disent les sportifs. Au bord des lacs suisses, dans la montagne, où tintinnabulent les

LUGANO Les lacs abondent particulièrement en Suisse. Leurs bords, comme ceux du lac de Lugano, que représente cette photo, offrent des paysages séduisants qui attirent de nombreux visiteurs.

➡

VALAIS

L'alpinisme requiert courage et prudence. Pour se lancer à l'assaut des cimes, mieux vaut des muscles jeunes, solides et souples. Les Suisses sont passés maîtres dans ce sport passionnant.

cloches des troupeaux, dans les villages ripolinés et même dans les villes, où se marient pittoresquement les influences italienne, allemande, autrichienne, française, on a l'impression d'avoir enfin trouvé le pays du bonheur calme.

Tout se résout ici paisiblement, sans drame ni cris. L'histoire suisse est un modèle de sagesse. Elle n'est pas pour autant dépourvue de gloire.

Que l'on soit dans un pays naturellement pauvre, voilà une vérité difficile à admettre devant les villas coquettes, les belles avenues, les grands immeubles modernes, les jardins, le confort visible partout. Il suffit cependant d'y regarder d'un peu près.

ZERMATT

Le Valais, avec ses trente sommets de plus de 4.000 mètres, est une des régions préférées des amis de la montagne, qui y trouvent l'occasion de beaux exploits sportifs.

ROMERGRAT

e joie, après un rude effort, d'avoir
t le glacier du Gromergrat, par exemple,
qui domine Zermatt...

URICH Aux personnes moins sportives restent les promenades le long des rivières murmurantes.

GANO Dans leurs escalades les alpinistes trouvent avec satisfaction le répit d'un palier... relatif.

Près de cinq millions d'habitants doivent vivre sur un territoire de 41.000 kilomètres carrés, dont 10.000 kilomètres carrés, constitués par des glaciers ou des rochers, sont absolument impropres à l'agriculture ou même à la sylviculture. Les Alpes occupent 60 % de sa superficie, le Jura en prend 10 %, et le plateau sur lequel se concentre la vie agricole ne représente que le tiers du pays.

Aucune richesse qui vaille dans le sous-sol. Le meilleur élément est le minerai de fer de Gonzen et du Fricktal.

L'agriculture de l'entre-deux-guerres exploitait moins de 185.000 hectares. La pénurie causée par le conflit suscita un plan qui préconisait un développement des ressources agricoles allant jusqu'à l'autarcie complète. Le gouvernement en a retenu la nécessité de mettre en culture 300.000 hectares, ce qui permet de satisfaire aux trois cinquièmes des besoins alimentaires du pays.

S'il s'agit là de faits indiscutables, un autre fait est que la Suisse est un des pays les plus prospères du monde. Son standing de vie n'est dépassé en Europe que par la Suède, le Luxembourg et la Belgique. Cela s'explique par trois raisons : le travail, l'ingéniosité, la paix...

La vie politique suisse reste fondée sur les cantons. Ceux-ci sont largement souverains. Comme de véritables Etats, ils possèdent leur constitution, leur législation, leur pouvoir exécutif propres. Les trois mille cent sept communes sont les cellules de base de la Confédération.

Le Conseil fédéral, élu par l'Assemblée fédérale, assume à la fois la responsabilité gouvernementale et celle de chef d'Etat. La stabilité est une des caractéristiques suisses. Les conseillers fédéraux sont régulièrement réélus. L'élection annuelle du président et du vice-président de la Confédération est une pure formalité.

Un fait qui image l'organisation politique de la Confédération, c'est l'absence d'une capitale proprement dite. Berne, siège de l'administration et des autorités fédérales, des régies publiques, etc., n'est cependant pas devenue le centre du pays. Elle n'est par ordre de grandeur que la troisième ville du pays, précédée par Zurich et par Bâle.

Au cours du XIX^e^ siècle les Etats se formèrent à partir de la langue, puis de la race, ce qui se termina dans des fleuves de sang au XX^e^ siècle. Les Suisses pensent que la communauté des destinées doit mener à la communauté des idées, des intérêts et des sentiments, qui fait d'un peuple une nation. Leur exemple est démonstratif. La Confédération voit vivre côte à côte et dans les meilleurs termes des populations d'origine, de religion et de langue très diverses : Celto-Latins, Allemands, Français, Italiens, parlant romanche, allemand, français et italien. Sur 1.000 Suisses on compte 600 protestants, 397 catholiques, 3 israélites.

Sa paix intérieure et extérieure assurée, la Suisse a pu s'enrichir, ce qui semblait une gageure étant donné la pauvreté de ses ressources.

Elle a développé pour cela des industries textiles et mécaniques qui lui ont permis de résoudre le problème de l'emploi posé par une population trop nombreuse pour un territoire agricole insuffisant. Elle a utilisé au maximum l'eau de ses torrents et de ses rivières. 6.000 usines hydrauliques, dont 200 grandes centrales, produisent 10 milliards de kWh par an. Grâce à cette énergie abondante et peu onéreuse l'industrie a trouvé une condition favorable à son épanouissement. Les chemins de fer, à peu près totalement électrifiés, procurent des revenus qui couvrent une partie du déficit de la balance commerciale.

Mais ce qui permet surtout d'équilibrer la balance des comptes, c'est la banque et, plus encore, le tourisme.

Cette vocation touristique est ancienne. Elle est déterminée elle aussi par la situation géographique au nœud des Alpes et du Jura. Plus de 6.000 kilomètres de voies ferrées complétées par des services de cars desservent tous les villages alpestres. Dès 1912 était ouverte au Jungfraujoch la station la plus élevée d'Europe, à 3.457 mètres d'altitude. On compte maintenant 667 tunnels, 5.000 ponts, 54 téléphériques et funiculaires, 170 kilomètres de chemins de fer à crémaillère.

De substantielles facilités sont données aux touristes par les entreprises de transport. Les billets de vacances, composés au gré du voyageur, peuvent comprendre des excursions en chemin de fer, en funiculaire, en bateau, en autocar, avec des réductions de plus de 50 % sur les tarifs ordinaires. Les enfants jusqu'à six ans sont transportés gratuitement, de six à seize ans ils paient demi-tarif.

Automobilistes et motocyclistes retirent pour leur véhicule, au passage de la frontière, une carte d'entrée provisoire pour dix, vingt ou quarante jours coûtant 2, 4 ou 6 francs suisses, à moins qu'ils ne possèdent un carnet de passage en douane ou un triptyque.

Les touristes français à destination de la Suisse reçoivent chacun la contre-valeur en francs suisses de 30.000 francs français et peuvent en outre exporter 20.000 francs français, qu'ils négocieront éventuellement au taux officiel.

Le prix des chambres dans les hôtels varie de 4 francs suisses par jour dans les petits établissements à 8 francs suisses dans les hôtels de première classe et de luxe. La pension s'établit entre 10 et 30 francs.

Mais où aller ? La Suisse offre une diversité de paysages remarquable. La splendeur des glaciers alpestres contraste avec la douceur des vallées du Rhône ou du Tessin. Le style architectural rend perceptible le passage d'une région à l'autre. Aux chalets en bois de la montagne succèdent, sur le plateau, des fermes opulentes et, plus loin, les maisons massives du Tessin, les coquettes exploitations de l'Appenzell. La région du Léman, avec Genève, Lausanne et Ouchy, Vevey, Montreux, a ses fidèles. Le Valais est le paradis des amis de la montagne. N'offre-t-il pas trente sommets de plus de 4.000 mètres, dont le mont Rose et le Cervin sont les magnifiques joyaux ? Plus au nord, l'Oberland bernois, qui s'étend au sud des lacs de Thoune et de Brienne, possède, entre autres merveilles, Interlaken. La Suisse centrale est située autour du lac des Quatre-Cantons, aux aspects tantôt sauvages, tantôt riants.

Près de la frontière italienne se trouve le Tessin, avec ses lacs célèbres : Lugano et Majeur. Enfin, à l'est, c'est le grand canton des Grisons, qui ne compte pas moins de cent cinquante vallées.

IL EST URGENT POUR LA FRANCE D'AMÉNA

DE ZOE A P2

PAR RENÉ PARNAY

L'ancien fort de Châtillon abrite, on le sait, la première pile atomique française, la fameuse Zoe.

La voici : un massif quadrangulaire de maçonnerie au milieu d'une vaste salle. Autour, des appareils divers. A son service, quelques hommes en blouse blanche.

« C'est un bon outil, dit affectueusement de Zoe le chef de travaux. Elle nous rend bien des services. » Pour un peu, il la flatterait de la main comme une pouliche amie.

Et il est bien vrai que Zoe, pile purement expérimentale avec ses 5 kilowatts de puissance, permet des recherches extrêmement variées et d'un vif intérêt : sur les conditions mêmes de son propre fonctionnement, sur l'édification et le fonctionnement des piles futures, sur la protection nécessaire et les meilleurs moyens de l'assurer. Ainsi se livre-t-on à des études approfondies sur le béton, le graphite et les divers matériaux qui interviennent dans la construction et le fonctionnement des réacteurs.

Ici tout est disposé pour préserver les expérimentateurs des dangers des radiations. Les appareils sont gainés de plomb. Des détecteurs, des compteurs permettent à tout moment de vérifier l'état de l'atmosphère et de régler le travail en conséquence. Si l'on introduit dans un appareil un flacon destiné à recevoir des produits radioactifs on le fait à l'aide d'un chariot minuscule et on le hale ensuite au moyen d'une longue pince. Près de la sortie, quelle est cette espèce de balance automatique ? Pèserait-on quotidiennement le personnel ? Non. Il s'agit d'un détecteur qui indique si l'on n'emporte pas sur les mains ou aux chaussures des poussières radioactives. Sa sensibilité est extrême et l'aiguille s'affole à la seule approche d'un morceau d'uranium. Châtillon est aussi une véritable usine, munie de machines perfectionnées, où l'on fabrique de nombreuses pièces mécaniques et électriques nécessaires au fonctionnement des installations.

A Saclay fonctionnera la deuxième pile atomique construite en France. Pile expérimentale, elle aussi. Beaucoup plus puissante cependant que son aînée de Châtillon, puisqu'elle « fera » 1.500 kilowatts. Elle n'est pas encore baptisée et ne porte qu'une dénomination purement administrative correspondant à sa place dans la chaîne des piles atomiques françaises présentes et à venir : P2. Mais on s'occupe de lui trouver un nom, un joli nom. Certains même souhaiteraient qu'il eût quelque panache et qu'il traduisît une fierté bien légitime en somme.

Pour l'aspect P2 ne diffère de Zoe que par sa masse plus volumineuse. 2 mètres de béton la ceinturent. La cuve où s'opérera la fission de l'uranium contiendra plusieurs tonnes d'eau lourde. On y trempera non plus des pastilles d'oxyde d'uranium, comme dans la cuve de Zoe, mais de l'uranium métal en barres. La pile est murée de briques faites de ce graphite extrêmement pur dont nous parlions plus haut. Cette muraille retiendra les neutrons issus de l'uranium et qui, « modérés » dans leur expansion par l'eau lourde, iront, à leur tour, en brisant d'autres noyaux d'uranium, libérer des myriades de neutrons et dégager — c'est le mécanisme de la réaction en chaîne — de formidables puissances d'énergie.

Encore faut-il demeurer maître de cette énergie. Si une certaine quantité de neutrons est nécessaire aux travaux des physiciens, leur foisonnement serait dangereux. Il y a donc lieu d'intervenir pour freiner la pile. Des barres de réglage y pourvoient. Elles sont en cadmium, métal qui a la propriété d'absorber les neutrons. Ajoutons que dans l'enveloppe de béton de la pile une cavité nommée « colonne diffusante », fermée par un rideau d'acier coulissant, est creusée pour faciliter certaines expériences de « neutronique ».

La pile de Saclay offrira aux physiciens groupés autour d'elle le moyen d'étudier un problème qui ne s'est pratiquement pas posé pour Zoe : le refroidissement. Il ne s'est pas posé pour Zoe à raison de la très faible puissance de celle-ci. Avec P2 il en va tout autrement. De cette exigence est née la tour de réfrigération qui se dresse à côté du bâtiment de la pile. 25 mètres de hauteur. Le mécanisme de l'opération de refroidissement sera le suivant : autour des barreaux d'uranium un gaz inerte circulera. Dans des échangeurs ce gaz ira perdre sa chaleur au bénéfice d'eau. Celle-ci sera envoyée à la tour. Elle montera au sommet, retombera en pluie, et se refroidira pendant qu'elle tombera. Et l'opération recommencera.

« Maintenant, dit notre guide, allons voir le cyclotron. »

L'énorme engin est enfoui à 13 mètres sous terre. Il développera 20 millions d'électrons-volts. On se doute qu'il ne sera pas question de demeurer près de lui quand il émettra les milliards de corpuscules infiniment petits issus de la double action de son champ magnétique

★ DÉCLARATION DE M. GUILLAUMAT

DÉLÉGUÉ DU GOUVERNEMENT AU C. E. A.

La mise en exploitation de l'énergie atomique pour des fins industrielles est liée à la construction de générateurs de puissance empruntant aux noyaux atomiques l'énergie initiale. Dans ces générateurs (réacteurs ou piles atomiques) la chaleur dégagée par la désintégration des matériaux fissiles peut être convertie en énergie exploitable.

Dans les faits, la désintégration ou fission de l'uranium dans les piles est un phénomène complexe dont il faut connaître les grandes lignes pour se faire de l'énergie atomique une idée claire.

Dans les piles dites primaires, c'est-à-dire à uranium naturel tel qu'il sort des usines de raffinage, c'est l'uranium 235 qui subit la fission avec émission de neutrons. Quant à l'uranium 238, il capture certains des neutrons libérés par la réaction et se transforme successivement en neptunium 239 et en plutonium 239, en quantité sensiblement équivalente à celle d'uranium 235 désintégré. Or le plutonium est fissile au même titre que l'uranium 239 et peut être séparé des différents autres produits de la fission subie par les barreaux d'uranium. On voit donc l'intérêt des piles primaires à uranium naturel, qui, à une puissance convenable (il se produit 1 gramme de plutonium par jour et par 1.000 kilowatts) fabriquent un « combustible nucléaire » fort intéressant.

Dans les piles dites secondaires, le « combustible nucléaire », en l'occurrence le plutonium ou l'uranium « enrichi » de plutonium, dégage de la chaleur dont l'utilisation est plus facile que dans les piles primaires. En effet, les piles secondaires sont d'un moindre encombrement et permettent l'emploi de matériaux plus divers que les piles à uranium naturel. En bref, elles peuvent dégager de l'énergie exploitable sous un faible volume. Les problèmes de la conversion de la chaleur dégagée en électricité ou en force motrice et de la sécurité du personnel employé autour d'elles semblent avoir reçu des solutions convenables à l'étranger. Quant au problème de l'abaissement du prix de revient de l'énergie d'origine atomique jusqu'à son alignement avec celui des énergies traditionnelles, il semble qu'il doive aussi recevoir dans les années à venir une solution satisfaisante, étant donné que les investissements consentis par les différents pays aux premières installations pré-industrielles sont encore d'ordre expérimental.

Le président Truman, en inaugurant ces derniers jours la pose de la quille du *Nautilus*, premier sous-marin mû par un réacteur atomique, a révélé l'ampleur du phénomène atomique, qui est destiné à apporter de profondes modifications dans la structure économique du monde. Dans quelques années les réacteurs animeront non seulement sous-marins, navires et avions gros porteurs, mais seront aussi et surtout les noyaux de centrales d'électricité.

Dès aujourd'hui il est un domaine où les applications de l'énergie atomique rendent nécessaire la construction de réacteurs à uranium naturel de puissance convenable. En effet, il ne faut pas oublier que les réacteurs produisent une quantité considérable de neutrons qui permettent d'irradier les substances chimiques soumises à leur bombardement, c'est-à-dire de les transformer en radio-éléments artificiels ou radio-isotopes. Les applications des radio-isotopes en thérapeutique, en agriculture et en industrie connaissent un usage croissant.

M. Gordon Dean a précisé, le mois dernier, que la collaboration, dans ce domaine, entre l'*Atomic Energy Commission* et l'industrie privée a été poussée et que soixante-quinze compagnies américaines se consacrent actuellement à la fabrication des instruments et de l'équipement nécessaires à l'utilisation des radio-isotopes. Des accords ont même été conclus qui visent à l'utilisation dans un réacteur construit par des particuliers de produits de fission appartenant au gouvernement. Depuis cinq ans que s'exerce le programme de distribution des isotopes de l'A. E. C. 20.400 envois de radio-isotopes ont été faits à l'intérieur des U. S. A., où ils sont utilisés par plus de soixante universités, hôpitaux et laboratoires, utilisant de 5.000 à 10.000 personnes.

Les faits et ces chiffres sont éloquents. Ils montrent qu'il est urgent pour la France d'aménager résolument son propre programme d'énergie atomique.

PROGRAMME D'ÉNERGIE ATOMIQUE

et de son champ électrique. A ce moment l'inscription « Danger de mort » devra être entendue absolument à la lettre. Abandonné dans sa chambre souterraine, il déchaînera ses tourbillons hors de toute présence. Ceux qui le contrôlent et se servent de lui se tiendront retranchés derrière les parois matelassées d'épais béton d'une autre pièce.

A quelque distance du cyclotron est logé le Van de Graaf, que M. Félix Gaillard inaugurait il y a peu. C'est un autre type d'accélérateur, vertical celui-là, où l'électricité est engendrée par une courroie sans fin sur des peignes métalliques. Les bâtisseurs de Saclay n'ont pas voulu rassembler côte à côte ce qu'on peut appeler, selon une image fréquemment employée mais fort exacte, les pièces d'artillerie atomique. Ils n'ont pas voulu qu'elles fussent voisines. La batterie, suivons la métaphore, est en ordre dispersé. Mais le tir sera puissant.

Tel qu'il va être équipé, Saclay, où travailleront des centaines de chercheurs, doit devenir un des plus importants centres de la physique nucléaire, donnant à la France une place de choix dans l'ordre des recherches qui conduiront à des applications dont on sait qu'elles peuvent renouveler l'aspect du monde. Car l'énergie atomique, capable de créer une arme effroyable, recèle aussi de merveilleuses possibilités de progrès pacifiques.

AU SEUIL DES APPLICATIONS INDUSTRIELLES DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE

PAR WILLIAM FRANÇOIS

L'Europe souffre d'une pénurie d'énergie. Déficit en charbon et en coke, qui ne paraît pas pouvoir être compensé par les approvisionnement en pétrole, besoins croissants en électricité et non-saturation de la demande. Constater ce déficit, c'est poser le problème de la production d'énergie atomique en Europe et particulièrement en France, même si l'on considère comme exagérément pessimistes certaines vues sur l'évolution de la production charbonnière et l'épuisement rapide des réserves de pétrole.

Deux pays, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, ont annoncé l'expérimentation des premières applications industrielles de l'énergie atomique : à savoir, la production de chauffage et d'électricité dans de petites centrales d'essai et la mise en chantier de la propulsion de sous-marins.

Les Etats-Unis ont mis en route, le 29 décembre 1951, dans l'Idaho, une petite centrale d'essai qui fournit un courant de 100 kilowatts. Il s'agit d'un réacteur atomique où la chaleur est transmise à une turbine par l'intermédiaire d'un fluide (dont la nature n'a pas été révélée, mais qui doit absorber aussi peu de neutrons que possible) : la turbine produit à son tour de l'électricité. Cette centrale a coûté plus d'un milliard de francs. Des sociétés privées ont accepté, sous contrôle de l'*Atomic Energy Commission*, d'entreprendre à leurs frais des études sur la possibilité de construction de réacteurs du même type. On estime que les Etats-Unis prendront la décision avant la fin de cette année de mettre en chantier une centrale à l'échelle industrielle.

D'autre part, les Etats-Unis ont activement poussé la construction, par les sociétés Westinghouse et General Electric, de deux modèles de réacteurs pour sous-marin. Enfin, la construction d'un avion géant qui serait mû également par l'énergie atomique serait en bonne voie dans les ateliers de la société Consolidated Vultee, à San Diego.

En Grande-Bretagne un projet de construction d'une centrale atomique, d'un montant d'un milliard de francs, a été adopté. D'autre part, les experts britanniques font un effort parallèle à celui des Américains pour l'équipement des sous-marins et des avions géants mus par des réacteurs nucléaires.

Mais où en sont nos propres travaux, qui ont été confiés au commissariat à l'Energie atomique par l'ordonnance du 18 octobre 1945 afin de « poursuivre les recherches scientifiques et techniques en vue de l'utilisation de l'énergie atomique dans les divers domaines de la science, de l'industrie et de la défense nationale » et de « réaliser à l'échelle industrielle les dispositifs générateurs d'énergie atomique » ?

Le premier programme quinquennal du C. E. A. (1946-1951) a, en fait, donné les éléments et jeté les bases d'une énergie atomique française, mais n'a pas abordé les réalisations proprement industrielles.

L'acquis de cette période peut se résumer, en grandes lignes, comme suit :

1. Création de laboratoires de chimie, de physique et de technologie à Châtillon, qui ont étudié notamment les problèmes de la fabrication d'un graphite très pur, celle de l'uranium (qui se fait dans l'établissement du Bouchet à un stade semi-industriel) et enfin, à l'échelle du laboratoire, l'extraction du plutonium ;

2. La construction de deux piles expérimentales à eau lourde : celle de Châtillon (Zoe, de 5 kilowatts de puissance) ; celle de Saclay, en voie d'achèvement (dont la puissance sera de 1.000-1.500 kilowatts). La pile de Châtillon a permis une bonne connaissance d'un nouveau générateur, la formation d'un personnel qualifié, la fabrication de certains radio-éléments. La seconde pile permettra d'élargir et de compléter ces notions et ces résultats. Elle permettra, particulièrement, l'expérimentation méthodique des futurs matériaux intervenant dans la construction des réacteurs chauds ;

3. La construction de deux accélérateurs de particules à Saclay. L'un est achevé, l'autre en voie d'achèvement. Ils permettront la poursuite des recherches fondamentales ;

4. Une usine de production (raffinage des minerais d'uranium) au Bouchet, où ont été étudiés également, à l'échelle du laboratoire, les procédés d'extraction du plutonium à partir des barreaux d'uranium de Zoe ;

5. La prospection minière en France métropolitaine et outre-mer, qui a abouti à la découverte des gisements de La Crouzille, près d'Ambazac, en Haute-Vienne, de Lachaux (Allier) et de Grury (Saône-et-Loire), et d'un gisement à Vinaninkarena (Madagascar). Cette prospection se continue et devra être développée, en accord avec les crédits obtenus.

Au terme de sa première période quinquennale d'activité le Commissariat à l'Energie atomique a donc largement déblayé le champ des problèmes posés en 1945 et doté le pays, avec la mise en service de Saclay, d'un ensemble de grands instruments et de laboratoires qui permettra de poursuivre la recherche fondamentale et appliquée en matière d'énergie nucléaire et d'aborder dans d'excellentes conditions les réalisations industrielles.

Ce sont ces réalisations qui font maintenant l'objet de l'avenir du C. E. A. et sur lesquelles le secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil a mis l'accent, le 17 décembre dernier, à l'Assemblée nationale et au Conseil de la République, en indiquant que la nouvelle période doit être caractérisée par la construction de grandes piles à uranium, nécessaires pour la fabrication de ce qui constitue le matériau en matière atomique, le plutonium.

« Pour construire ces grandes piles (productrices de plutonium), qui auront une puissance de 50.000 à 100.000 kilowatts, il est indispensable de faire appel aux industries nationales... »

La déclaration ministérielle souligne donc qu'il est de l'intérêt de la France de commencer à produire du plutonium, grâce auquel pourront être ultérieurement construits les réacteurs secondaires chauds, générateurs d'énergie exploitable. Quant au chiffre de puissance cité, il donne une indication intéressante quand on sait que 1.000 kilowatts de puissance produisent 1 gramme de plutonium par jour. 50.000 à 100.000 kilowatts donneraient donc à la France 15 à 30 kilos de plutonium par an. Or la pile de Saclay, qui sera mise en route à la fin de cette année, ne donnera qu'un kilo de plutonium à la fin de 1954.

L'adoption par le gouvernement du nouveau plan d'expansion atomique, qui comporte des crédits de 37.000 millions de francs pour les cinq années prochaines, et son vote par l'Assemblée nationale et le Conseil de la République concrétisent aujourd'hui les déclarations ministérielles de décembre dernier Ce plan oriente nettement l'activité du C. E. A. vers l'intensification des recherches en matériaux fissiles, la production de plutonium, l'étude et les réalisations des premières applications industrielles.

A la fin de cette étude rapide et pour lui donner sa conclusion, il est bon de noter que l'effort exigé du pays, s'il veut se doter d'une énergie atomique, d'abord expérimentale, puis intervenant comme un facteur rentable de son économie générale, doit être mis en route avec des moyens importants et dans des délais courts. Le retard pris par la France sur l'étranger dans ce domaine, imputable en partie aux conséquences de la guerre, peut diminuer sensiblement en quelques années.

La France a fait, ces cinq dernières années, des investissements considérables pour remédier dans une mesure acceptable à sa crise énergétique. Les investissements consentis à l'énergie atomique sont loin d'être aussi considérables.

Il est vrai que, pour beaucoup, la rentabilité des investissements consacrés à l'énergie atomique est apparue comme problématique ou mal située par rapport aux autres domaines énergétiques. Or il faut comprendre que l'énergie atomique parvenue à la production industrielle peut, justement, faire l'appoint dans une situation déficitaire qui ne semble pas devoir être résolue par l'exploitation intensive des autres sources, en dépit d'efforts considérables. Il faut également comprendre que l'énergie atomique, loin d'intervenir comme un élément économique concurrentiel nouveau, est réservée à des usages spéciaux : centrales, moteurs pour navires ou grands avions, où ses possibilités sont indiscutables et d'ailleurs indiscutées.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN » A FOURVIÈRE

S'il était un cadre qui se prêtât à la résurrection de cette insolite et somptueuse machine intitulée par Gabriele d'Annunzio *le Martyre de saint Sébastien,* c'était bien le théâtre romain de Fourvière. Ainsi le Festival de Lyon-Charbonnières s'achève-t-il sur une sorte de monstrueux coup de cymbales, de splendeur hiératique enveloppée dans l'incomparable musique de Claude Debussy.

Il ne s'agit pas de juger la pièce elle-même. Mme Vera Korène, qui l'a mise en scène avec beaucoup d'intelligence et de tact, l'a judicieusement allégée de nombreux couplets inutiles. Elle demeure pourtant massive, teintée d'un baroquisme de basse époque, lourdement incrustée de mots rares qui brillent comme des bijoux faux. On sait que *le Martyre,* écrit pour Mme Ida Rubinstein, fut créé au théâtre du Châtelet, jugé alors indispensable aux effets de masses, aux mouvements de foules commandés par l'action. Les vastes dimensions du théâtre romain de Fourvière s'ajustent mieux encore à la virtuosité requise du metteur en scène, et le spectacle y est saisissant.

Celui-ci a commencé par des sonneries de cloches : la proche basilique de Fourvière et la cathédrale Saint-Jean donnaient de la voix, et le rapport avec le drame ne m'a pas paru évident. C'est que le mysticisme du *Martyre* a de furieux relents de paganisme. Si le préfet Andronic veut faire sacrifier aux dieux les chrétiens récalcitrants, il n'en reste pas moins que l'empereur nourrit une flamme équivoque pour le bel archer Sébastien, qu'il voudrait assimiler celui-ci à Adonis pour en faire un dieu, et ses déclamations parsemées d'archaïsmes « coruscants » — comme on disait en 1910 — nous entraînent bien loin d'un mystère chrétien.

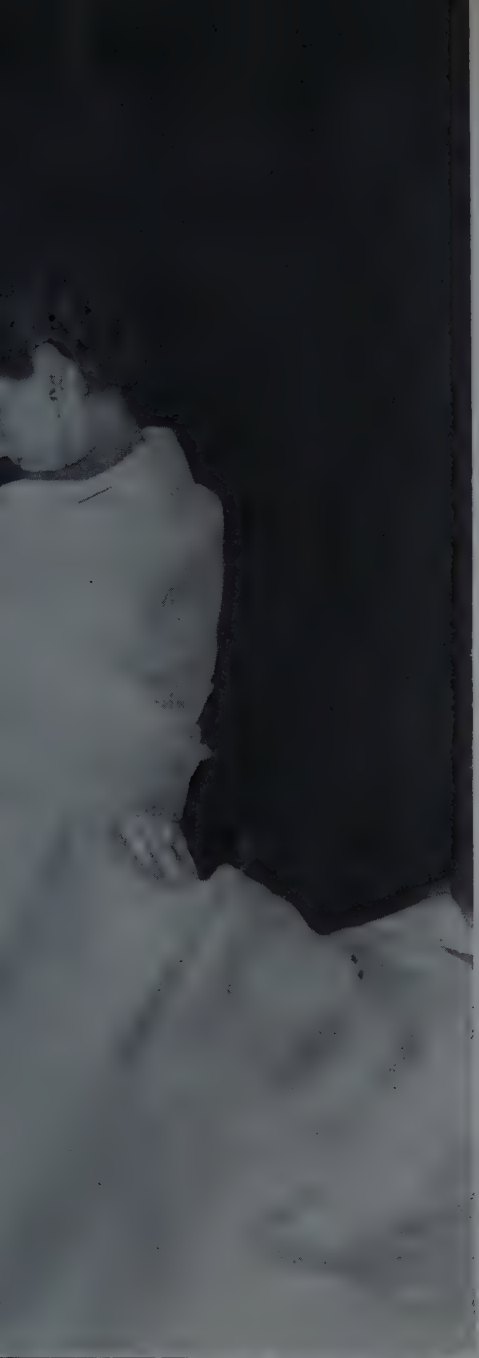
Cependant l'action confuse, mais grandiose par l'ampleur des moyens employés, se poursuit dans un jeu savant de projecteurs. La foule païenne crie à la mort, les martyrs sont attachés à des fûts de colonnes, le préfet Andronic tonitrue, la mère des condamnés accourt avec ses cinq filles ; trois d'entre elles confessent leur foi. Au second plan, la troupe des archers, aux magnifiques armures noir et argent, est postée dans l'ombre. Des chœurs, groupés sur l' « orchestra » ou dispersés côté cour ou côté jardin, élèvent leurs chants d'une couleur et d'un relief admirables. Cent musiciens, dans une fosse ménagée sous la scène, obéissent à la baguette d'André Cluytens. Il ne m'appartient pas de commenter ici la partie musicale, mais comment ne pas saluer au passage une œuvre aussi parfaite et qui, dans l'œuvre de Debussy, vient aussitôt après *le Prélude?* (Je parle de sa valeur intrinsèque, car elle est postérieure de près de dix ans à *Pelléas,* et j'espère que Robert Kemp ne me tiendra pas rigueur de cette incursion dans son domaine.)

Une des scènes les plus importantes est celle où l'empereur, magnifiquement incarné par un Jean Marchat rouge et or, un extraordinaire diadème ailé sur la tête, adjure Sébastien d'accepter les honneurs de la divinité. Deux cents acteurs et figurants pour le moins sont à ce moment sur le plateau, et la couleur et la variété des costumes, les déplacements bien ordonnés de la foule composent une fresque éclatante.

Le supplice de Sébastien, au cours duquel nous voyons Vera Korène à demi nue, attachée à une colonne, risquait de passer moins bien. Les coupures opportunément infligées au texte ont sauvé la situation, et le finale musical a triomphalement couronné cette manifestation d'une grandeur inusitée.

Mme Vera Korène est à féliciter sans réserve pour le prodigieux travail qu'elle a fourni tant comme metteur en scène que comme actrice. A ses côtés, Jean Marchat, déjà nommé, Mme Henriette Barreau et de nombreux artistes locaux ont bien mérité du Festival. Les solistes Janine Micheau et Hélène Bouvier ont mené leur partie sans défaillance.

Mon dernier mot sera pour le costumier Bernard Daydé, qui a su allier le faste à la sobriété pour enchanter la nuit lyonnaise d'une féerie multicolore.



A la Nuit des Grands Cercles à Bagatelle les plus jolis mannequins prouvèrent leurs qualités d'acrobates puisqu'elles étaient juchées sur les automobiles. Ci-dessus, la présentation des meutes.

Vous pensiez peut-être que *la Nuit des Grands Cercles* était réservée aux membres du Jockey Club, du Nouveau Cercle, de l'Automobile Club et du Polo de Paris ! C'était là l'idée... Mais les cartons (non nominatifs) spécifiaient que les invités pouvaient amener leurs amis. Les « grands cercleux » prirent aussitôt leur livre d'adresses et convièrent leurs relations. Le résultat fut immédiat : le Polo de Paris fut envahi par une foule que nous nous refusons à dénombrer. Dans ce « rush » mondain les gens les mieux éduqués nous prouvèrent qu'ils avaient depuis longtemps oublié les principes de la courtoisie la plus élémentaire. Et je vous marche sur la robe de la comtesse, et je vous attrape au passage la bouteille de champagne destinée à votre voisin... mais il faut bien dire que cette bataille rangée sembla divertir cette élégante clientèle d'autre part si exigeante quand elle n'est pas (gracieusement) invitée !

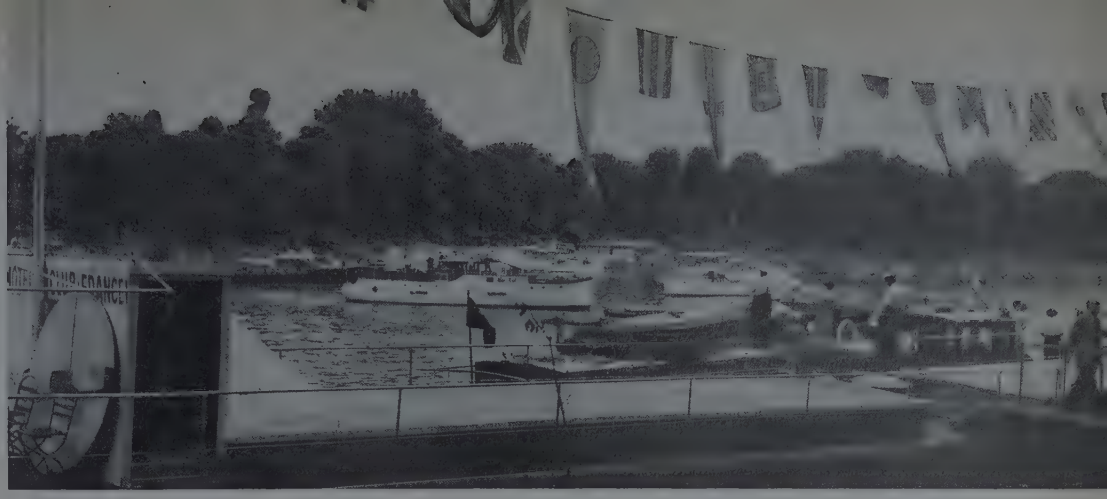
Ce manque d'organisation — ou ce trop grand succès — est d'autant plus regrettable que M. Jean Brizon avait préparé à l'intention de *la Nuit des Grands Cercles* un programme de qualité. Dans le cadre du Polo — très bien illuminé — nous aperçûmes (en nous hissant sur l'épaule d'un compatissant monsieur en smoking blanc) un match de polo... et nous nous glissâmes enfin vers les terrains du Polo, où, assis par terre, nous vîmes la présentation des meutes du Rallie Pique Avant nivernais (marquis de Roualle) et du Rallie de Bonnelles (M. Maurice Otto).

Le carrousel automobile fut très réussi. Nos maîtres carrossiers exhibèrent leurs derniers modèles, et chaque automobile avait à son bord de ravissantes passagères, les ambassadrices de la haute couture parisienne. Après le défilé des voitures ce fut celui des mannequins, et ce *show*, ordonnancé par M. Raymond Barbas, fut le clou de la soirée. Il nous fut évidemment plus facile d'apprécier l'élégance des robes lorsqu'elles furent présentées par les mannequins défilant sur un pont de verdure... que pendant le carrousel automobile, où nos mannequins étaient soit à l'intérieur des voitures, soit hissés sur les capots ou à l'arrière. Pour se maintenir en équilibre les mannequins pensaient à leur sécurité plutôt qu'au plissé de leur robe ! *La Nuit des Grands Cercles* revivra l'an prochain, nous en sommes persuadé, devant un public moins nombreux, et ce sera alors une parfaite réussite d'élégance et de bon ton.

Au château d'Anet Pierre Louis-Guérin et René Fraday ont présenté dans l'antique demeure de Diane de Poitiers un spectacle très éclectique unanimement apprécié. Ces fêtes d'Anet ont déjà leur jeune tradition, et chaque année s'affirme le succès de ces manifestations, organisées par le maire de cette petite cité, M. Boxhorn. — Marcel Idzkowski.

Après le carrousel automobile on demanda aux mannequins d'abandonner leurs voitures pour les voir de plus près. A droite, une création de Germaine Lecomte, à gauche, de Lucile Manguin.

Les longues stations aux écluses voient tout le monde sur le pont. Chacun aide à la manœuvre, et l'attente forcée permet les conversations. Le confort est la règle sur ces yachts, où la place disponible a été utilisée avec une grande habileté.



Ces pavillons que la brise faisait onduler sous le chaud soleil de juillet composaient devant l'un des postes du Yacht Motor Club une guirlande multicolore que les concurrents saluaient joyeusement.

UNE FLOTTE DE YACHTS A LA CONQUÊTE DU PAVILLON D'OR

PAR ROGER DARDENNE

Le Pavillon d'Or, c'est évidemment un fort beau pavillon. Et il couvre une marchandise extrêmement plaisante à regarder. Quoi de plus joli, en effet, que les yachts, ces bateaux de plaisance luxueux et racés dont les souples évolutions sur l'eau sont un régal des yeux ? Certes, la voile incarne la haute poésie, et rien n'égale sans doute la grâce des bateaux qui glissent et s'inclinent au souffle du vent. Mais le yacht à moteur — qui parfois ne refuse point l'adjuvant de la voile — a de la solidité, de la carrure. Et l'ingéniosité, le confort, l'élégance des aménagements intérieurs sont sujets d'émerveillement.

Cette année le Pavillon d'Or a offert, pendant quelques jours, à tous ceux qui sont sensibles à la délicate et robuste architecture d'un navire des occasions de joies vives. Ne réunissait-il pas pour une croisière du Havre à Paris quelque soixante yachts, dont certains sont parmi les plus beaux qui se puissent voir ?

Car le Pavillon d'Or est une croisière et une compétition. Il est analogue à ce qu'est pour l'automobile le Rallye de Monte-Carlo, avec cette différence que son lieu d'arrivée change chaque année. En 1950 c'était Gand, Norwich en 1951, cette année, Paris ; l'an prochain ce sera Hambourg. Deux points de rassemblement étaient assignés cette fois aux concurrents : pour ceux qui arrivaient par mer, Le Havre, et pour ceux qui venaient par les eaux intérieures, Herblay.

Le trophée — le Pavillon d'Or — est attribué au bateau dont le point de départ est le plus éloigné du lieu d'arrivée fixé, la distance minimum parcourue devant être de 100 milles marins (185 km. 200). Un deuxième et un troisième prix sont attribués aux bateaux classés à la suite. Mais il y a aussi des prix pour le yacht qui aura accompli le plus long parcours sans escale en mer ; pour celui qui aura réalisé la plus forte moyenne kilométrique par jour ; pour celui qui, barré par une dame, a accompli le plus grand parcours maritime, pour le plus petit yacht ayant terminé la croisière en couvrant plus de 185 kilomètres en rivière ou 100 milles en mer.

En 1937 la France organisa le premier rallye du Pavillon d'Or. Le Yacht Club avait assumé, cette année, le soin de cette organisation. Les concours ne lui ont pas fait défaut : Port de Paris, Touring Club, ministère de la Marine, Conseil municipal, Chambre de commerce ont secondé les efforts de la grande association nautique. Accueillis au Havre par la Société des Régates, les yachtmen ont gagné Rouen. Puis ils ont fait escale aux Andelys et à Herblay, où s'opéra le rassemblement. La soirée au club-house fut pleine d'entrain. Le lendemain la flottille s'achemina vers Paris. Réunis d'abord à l'île des Cygnes, les yachts, défilant en une imposante formation, vinrent accoster entre le pont de la Concorde et le pont d'Iéna. C'était le terme du voyage. Et dépouillant la tenue du marin, les équipages s'apprêtèrent à prendre part aux différentes réceptions qui allaient se succéder en leur honneur et ajouter à la croisière un cachet de parfaite élégance mondaine.

Près du pont de Grenelle des gamins parisiens en regardant les beaux bateaux sentent peut-être s'éveiller en eux une vocation de marin. — Deux concurrents entrent dans Paris.

Autour du pavillon de l'Aurore.

COURRIER MUSICAL

« Les Nuits de Sceaux »

Ici l'on appelle « Nuits » des soirées qui ne dépassent guère la mi-nuit : titre qui a vertu d'évocation pour un passé dont Odette de Loustal, depuis sept années, ressuscite les grandes heures.

Du 28 juin au 8 juillet nous avons pu entendre, au pavillon de l'Aurore, quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre de la musique française interprétés par les meilleurs solistes.

Nous voudrions surtout dire tout le plaisir que nous a donné la soirée d'apothéose au palais Soubise. Par les soins de Renée Viollier et de Georges Cucuel, réalisateurs des textes musicaux, il nous fut permis d'entendre la cantate de Michel Pignolet de Monteclair, *l'Enlèvement d'Orithie*, merveille inconnue dont tout l'auditoire a salué la résurrection, associant à son enthousiasme Camille Maurane. La *Symphonie à dix*, de Gossec, souffrit un peu du rapprochement immédiat avec la cantate, sans nous faire oublier l'importance de Gossec dans l'évolution de la symphonie française préromantique. Enfin — révélation ultime — l'opéra pastoral de J.-J. Mouret, *les Amours de Ragonde*, a suscité ce cri général : « Qu'attend notre Opéra-Comique pour monter ce petit chef-d'œuvre ? » Au succès de ce délicieux spectacle ont contribué l'orchestre André Girard, la chorale Elisabeth Brasseur et les chanteurs solistes : Ginette Guillamat, Lina Dachary, Jacqueline Cellier, Louis Noguera, Camille Maurane, Michel Hamel.

L. Maurice-Amour.

LES DISQUES NOUVEAUX

« Digests » sur longue durée

Tous les disques de longue durée sont aujourd'hui accueillis avec enthousiasme. L'audition d'un chef-d'œuvre n'est plus troublée, grâce à eux, par des manipulations qui divisaient arbitrairement un morceau de haute qualité. Il n'est donc plus utile de découper les morceaux, qui peuvent désormais être intégralement reproduits. Ce progrès ne suffit pas, les pièces de théâtre n'en peuvent bénéficier encore, et c'est un « digest », excellent d'ailleurs, mais tout de même un résumé qui appelle des réserves, que présente Pathé sous le titre *Monsieur Beaucaire*. L'opérette romantique de Messager bénéficie d'une interprétation hors de pair. Martha Angelici tient le rôle de lady Mary Carliste et Michel Dens, celui de Monsieur Beaucaire. Ils chantent d'exquis duos, dont toutes les paroles sont compréhensibles, et c'est là une belle réussite, malheureusement trop rare. La pièce est dite avec enjouement. Liliane Berthon, René Lenoty, Gilbert Moryn complètent à merveille la distribution et incarnent respectivement les personnages de lady Lucy, Molyneux et Winterset. Le thème, bien connu, est bien exposé et adapté par Pierre Hiégel aux nécessités phonographiques nouvelles.

W.-L. Landowski.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CRISE DU MONDE MODERNE :

Albert Einstein, *Conceptions scientifiques, morales et sociales*, traduit de l'anglais par Maurice Solovine (Flammarion, 316 pages). Une soixantaine d'études et d'articles qui synthétisent les vues du grand physicien sur tous les problèmes : morale, liberté, science, religion, civilisation, éducation, paix et sécurité, guerre atomique, question juive.

Le livre s'ouvre sur un portrait de l'auteur par lui-même — celui d'un homme vivant dans la solitude, « qui est pénible dans la jeunesse, mais délicieuse à l'âge mûr ».

Les textes présentés ici s'échelonnent de 1933 à 1950, c'est-à-dire depuis l'émigration d'Einstein aux Etats-Unis. Avec une souveraine élévation de pensée ils reflètent les préoccupations essentielles de l'homme contemporain. On y trouve naturellement — mis à la portée du grand public — l'exposé de cette théorie généralisée de la gravitation qu'il considère comme le couronnement de toute son œuvre. Et aussi la controverse avec les savants russes au sujet de sa conception d'un « gouvernement mondial » au service d'un seul et même but : « la garantie de la sécurité, de la tranquillité et du bien-être de toute l'humanité ». « Je plaide, dit-il, en faveur de ce gouvernement parce que je suis convaincu qu'il n'y a pas d'autre moyen d'éliminer le plus terrible danger devant lequel l'homme se soit jamais trouvé. »

Ce danger, c'est la guerre atomique. Einstein ne croit pas qu'elle anéantirait le monde. Optimisme d'ailleurs tout relatif : « Deux tiers peut-être des habitants de la terre seraient tués ; mais assez d'hommes capables de penser et assez de livres resteraient pour restaurer la civilisation. » Il estime justifiée la fabrication des bombes atomiques par les Etats-Unis, à la condition que ces derniers n'aient d'autre but que de décourager l'agression d'un autre pays disposant de ces engins.

LA VIE DES SAVANTS :

Luc Durtain, *les Grandes Figures de la science française*, préface de Louis de Broglie (Hachette, 258 pages). Une galerie de portraits qui fait défiler sous nos yeux vingt-cinq maîtres de la pensée scientifique, depuis Ambroise Paré jusqu'à de Broglie. L'auteur évoque d'une plume alerte et vigoureuse leurs origines familiales, leur physique, leur caractère, leur carrière.

Certains traits communs sont frappants ; par exemple, la précocité des mathématiciens : Pascal écrit à quinze ans son traité sur les coniques et imagine à dix-neuf ans sa machine arithmétique, la « Pascaline », ancêtre de nos robots ; Réaumur entre à vingt-cinq ans à l'Académie des sciences ; d'Alembert rédige à vingt-deux ans un mémoire sur le calcul intégral ; Ampère croit, à treize ans, avoir résolu le problème de la quadrature du cercle ; Evariste Galois — tué en duel à vingt ans — confond son examinateur au concours de Polytechnique.

Le côté humain, non seulement de l'œuvre mais encore du caractère de ces savants, ne mérite pas moins l'attention.

Un livre dont l'érudition solide mais aimable explore les sommets de la spiritualité française ; il vient à son heure, en un temps où la France semble douter de son génie et la science, de sa légitimité.

Albert Mousset.

COURRIER THÉATRAL

Au Théâtre de Dix-Heures

Le dur a cuirs, satire de l'actualité, voilà une enseigne prometteuse. En fait, M. Raoul-Arnaud reste fidèle à la tradition du spectacle entièrement consacré à la chanson. Pas de revue chez lui, pas même de sketch. Cette position, fort défendable, est néanmoins dangereuse. Elle implique chez les chansonniers un bonheur d'inspiration toujours égal. Or voyez, par exemple, le sympathique Jacques Grello. Il est peut-être le meilleur de nos jeunes chansonniers ; depuis quelque temps toutefois il semblait piétiner. Et voici qu'il nous revient avec trois nouvelles chansons d'une verve abondante, d'un comique et d'une virulence qui enchantent. Il faut entendre ce spirituel garçon enlever au pas de charge *Optimisme, Cette f... question d'argent* et ses étonnants couplets sur le choix d'un métier. Je ne voudrais cependant pas être injuste pour Pierre Destailles *(On est buté)*, pour la souriante Anne-Marie Carrière ni pour Lucienne Marnay, bonne imitatrice, ni pour leurs camarades.

Y. G.

LES SPECTACLES

CASINO DE PARIS
Une vraie revue à grand spectacle
Une spécialité de Paris
" GAY PARIS "
Machinerie unique, tableaux magnifiques, mise en scène sensationnelle, signés : Henri VARNA
avec la grande Star
LYNDA GLORIA
Les Ballets Libertins de
JEAN GUELIS
les 32 belles MANSFIELDS GIRLS
Salle à ciel ouvert

THÉATRE DE PARIS
Tous les soirs 21 h.
MATINÉE DIMANCHE 15 h.
Joaquin Perez Fernandez
ET SES BALLETS
DE L'AMÉRIQUE LATINE
NOUVELLE VERSION

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

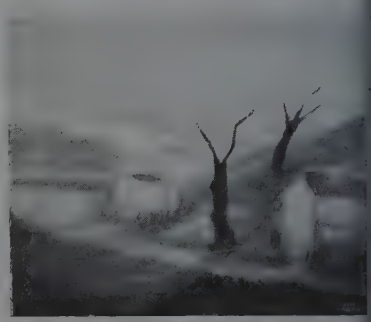
Henri Lebasque

Nous sommes heureux de constater qu'un musée — le musée Galliera — a ouvert ses portes à Henri Lebasque pour une présentation d'ensemble de ses peintures et de ses aquarelles, quelques années après sa mort, survenue en 1937.

Son art est un art plein de santé, de bonheur, de jeunesse ; il s'enchante pour les rapports de couleurs subtils, pour les arabesques vivantes, pour les irisations de l'eau, pour la mobilité des éclairages dans la nature. Il peint des compositions et des portraits, des nus et des natures mortes ; mais sa prédilection va au paysage, dont il saisit toutes les nuances, tous les caractères.

Bienheureux Lebasque ! qui peignait parce qu'il avait quelque chose à dire ou plus exactement « à faire sentir » ; il ne s'embarrassa point de vaines théories, il ne chercha pas à s'orienter vers le figuratif ou le non-figuratif, il ne voulut pas créer du nouveau pour étonner, mais son art fut nouveau parce qu'il fut à base de sincérité et d'amour et que Lebasque sut toujours rester absolument lui-même. C'est la force du véritable talent.

Lucie Wallace, artiste américaine, amie de la France



LUCIE WALLACE. — Paysage.

Lucie Wallace s'exprime en peinture par la poésie : elle cherche à s'inspirer de la nature, mais elle dépasse rapidement l'observation intégrale pour atteindre la rêverie, l'évocation poétique que lui suggèrent un site, un bouquet de fleurs, un personnage, un objet : *l'Heure exquise, Feuilles mortes, Recueillements, Reflets* sont des titres très suggestifs de son art. Lucie Wallace peint donc non ce qu'elle voit réellement d'un objet, mais plus exactement ce qu'il lui suggère.

Maurice Sérullaz.

M. Roland Faure (à droite), lauréat de la Presse latine 1950, vient de lancer à Rio-de-Janeiro un « Journal français » qui constitue le témoignage longtemps attendu de la présence française au Brésil. A gauche, M. Servulo de Melo, secrétaire général de l'« Agence nationale de presse » brésilienne et grand ami de notre pays.

A L'UNION DE LA CRITIQUE

L'Union de la critique, qui groupe toutes les organisations professionnelles françaises de la critique dramatique, cinématographique, musicale, chorégraphique, littéraire, etc., vient de renouveler son bureau. M. Pierre Descaves a été élu président. Les secrétaires généraux sont André Frank et notre collaborateur Denis Marion.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mort de Mgr Piguet

La subite disparition de Mgr Piguet, évêque de Clermont-Ferrand, qu'un œdème aigu du poumon a emporté dans la nuit du 3 au 4 juillet, a soulevé une profonde émotion. Car le prélat avait conquis le cœur de tous ses diocésains, et l'on se souvient encore de l'accueil triomphal que firent les Clermontois à leur évêque lorsque celui-ci revint de Dachau. Les Allemands l'avaient en effet arrêté en 1944 sur les marches de sa cathédrale, puis déporté. Cette mesure sanctionnait la courageuse attitude de Mgr Piguet, auprès de qui de nombreux résistants traqués avaient trouvé refuge.

Mgr Piguet, qui n'était âgé que de soixante-cinq ans et qui avait été ordonné prêtre en 1910, exerçait son apostolat dans la capitale de l'Auvergne depuis 1934.

Pèlerinage de vacances en Terre Sainte

A L'OCCASION des vacances prochaines, l'Association de Notre-Dame-de-Salut organise son 108e pèlerinage en Terre Sainte, par paquebot, du 30 août au 25 septembre.

Un itinéraire très étudié permet des escales à : Venise, Bari, Alexandrie, Athènes, Chypre, Beyrouth et Haïfa. Et les visites de Byblos, d'Anaya (tombe du Père Charbel), de Damas et de la Transjordanie, jointes au séjour de treize jours en Palestine et aux Lieux Saints, feront de ce circuit un enchantement pour l'esprit et la vie profonde.

Pour tous renseignements et pour les inscriptions, s'adresser au Secrétariat des pèlerinages de Notre-Dame-de-Salut en Terre Sainte, 4, avenue de Breteuil, Paris-7e. Téléph. Ségur 66.12. Joindre une enveloppe timbrée à toute demande de renseignements.

LA PREMIÈRE EXPOSITION ENTIÈREMENT CONSACRÉE AUX FAIENCES DE MOUSTIERS

De nombreuses personnalités, en tête desquelles M. Martinaud-Deplat, garde des Sceaux, ont inauguré, le 11 juillet, à Aix-en-Provence, à la Galerie d'art Lucien Blanc, une exposition des faïences anciennes de Moustiers.

Le commissaire général de cette exposition, M. Henri-J. Reynaud, a réuni là un ensemble incomparable de vieux moustiers, avec des pièces rarissimes et, certaines, uniques dans leur genre. De magnifiques plats de chasse de Clérissy, réalisés par le peintre Viry, les géniales productions d'Olérys, avec toute une série de « grotesques », l'atelier de Fouque admirablement présenté par des pièces de forme à décor de médaillons, les Férat aux vives couleurs et à imitation de strasbourg, enfin Féraud et la période de décadence. La faïence de Moustiers a déjà figuré dans plusieurs expositions nationales et internationales, à Paris en 1897, 1931 et 1937 ; à Marseille en 1906 et 1922 ; à Genève en 1948 ; mais toujours accompagnée de faïences d'autres fabriques. C'est actuellement la première fois que la faïence de Moustiers se présente seule à l'admiration du public.

Il faut donc remercier le Festival d'Aix-en-Provence d'avoir su encourager et aider les organisateurs, notamment M. Henri Mouret, maire d'Aix, et M. Jules Blache, recteur d'Académie. Il importe aussi de louer hautement MM. les ministres de l'Education nationale et de la Justice, qui ont bien voulu accorder leur patronage à cette splendide manifestation d'art.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

M. NOËL HENRY, directeur de la section politique à l'Institut des hautes études de la Défense nationale, a été nommé ministre plénipotentiaire en Nouvelle-Zélande en remplacement de M. Lancial.

LE XXIVe CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION P. E. N. A NICE

Deux cent quatre-vingts écrivains, appartenant à trente nations, ont participé à Nice au XXIVe Congrès de la Fédération internationale P. E. N. On y remarquait les Anglais W. Somerset Maugham et Miss C. U. Wegdwood, les Italiens Goffredo et Maria Bellonci et P. A. Quarantotti, l'Allemand Erich Kaestner, les Belges Franz Debacker et Carlo Bronne, les Américains James T. Farrell et James Putnam, le Japonais Kiyoshi Komatsu, et, parmi les Français, MM. Jules Romains, André Maurois, Emile Henriot, Jean Schlumberger et Alexandre Arnoux. Pour la première fois, la délégation allemande était divisée en deux sections, représentant, l'une, l'Allemagne orientale et, l'autre, l'Allemagne occidentale.

Le thème littéraire traité au cours du congrès était *la Jeune Génération et la littérature*. Il donna lieu à de nombreuses interventions, dont les plus remarquées furent celles de M. André Maurois, chargé d'introduire le débat, de MM. Alexandre Arnoux, Jean de Beer, Gilbert Sigaux, P. Moinot, du jeune Hollandais Adriaan van der Veen, de Miss Wegdwood, de M. Anthony Thorne. Dans son discours de clôture, M. André Chamson, président du P. E. N. français, conclut spirituellement que si aînés et cadets ne s'étaient pas battus entre eux, c'était peut-être que la vieillesse n'existe pas pour un écrivain qui continue de créer : la production littéraire décernerait donc un brevet de jouvence à ses fidèles.

De brillantes réceptions au cloître de Cimiez, au jardin des Oliviers de Monaco, à Juan-les-Pins, à Eden-Roc, à Saint-Paul-de-Vence enfin marquèrent ce congrès au cours duquel Jules Romains affirma la nécessité pour les Pen Clubs de jouer leur rôle dans la crise actuelle du monde civilisé.

YVES GANDON.

CONGRÈS JOURNALISTIQUE A ÉVIAN

Les journées internationales d'Evian viennent de rassembler deux cents journalistes et écrivains représentant trente-trois pays.

Ces journées d'étude ont été entièrement consacrées au dépistage et à la répression des fausses nouvelles, mettant de la sorte en vedette le problème de l'honnêteté et de la pureté de l'information, la vérification de ses sources. En même temps était évoqué le conflit qui peut s'élever dans la conscience du journaliste dans le cas où les impératifs qui lui sont imposés du dehors — politique gouvernementale ou politique de vente du journal — lui paraissent incompatibles avec sa dignité et sa responsabilité professionnelles.

Des lignes idéales ont été tracées par des publicistes scandinaves à l'intérieur desquelles les discussions sur la liberté absolue ou relative, sur le silence ou la protestation de la conscience se sont donné libre cours.

La beauté du site, la remarquable organisation des séances, les réceptions et la fête du Casino à laquelle furent conviés les journalistes ont donné à ces confrontations un style fait d'harmonie, de beauté et de joie.

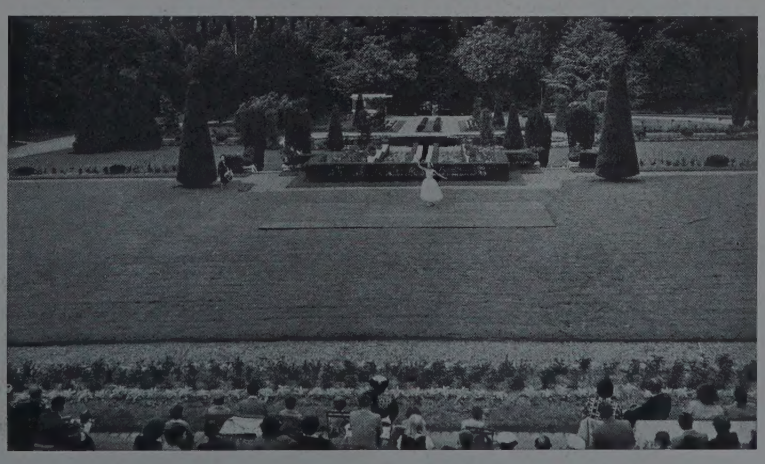
FÊTE DU TRAVAIL AUX LABORATOIRES DEBAT

De g. à dr. : M. Henry de Segogne, conseiller d'État, M. Georges Duhamel, le Dr Debat, Mme Duhamel.

La remise des diplômes d'ancienneté.

Le personnel des laboratoires du docteur François Debat et de nombreux invités se sont réunis il y a peu pour fêter 168 collaborateurs de la maison qui y comptent dix, vingt et trente ans d'ancienneté. La cérémonie eut lieu aux usines mêmes, à Garches. Diplômes et médailles furent remis aux 168 intéressés, qui totalisent plus de trois mille années de travail, par M. du Costier, chef de cabinet du ministre du Travail. Le doyen du personnel, M. Dameron — trente-deux années de service — exprima au docteur François Debat et à Mme Debat la gratitude de leurs collaborateurs et offrit au « patron » un médaillon du sculpteur Belmondo exécuté par la Monnaie. C'est le docteur Jacques Debat qui remit à son père cette œuvre d'art. Et après les remerciements de M. Debat notre éminent collaborateur Georges Duhamel prononça quelques mots inspirés par son amitié.

Un aspect de la fête dans le parc.



LES « MARQUETTE » SONT RENTRÉS A PARIS

De la Terre de Feu à l'Alaska, les six membres de l'expédition française Marquette ont couvert, malgré des difficultés presque insurmontables, une distance de 36.000 kilomètres. Ce bel exploit méritait une récompense. Ils l'ont reçue à l'Hôtel de Ville, où Mme Rastier-Caillé a remis au chef du groupe, Jean Raspail, une coupe portant l'inscription : « Paris à l'équipe Marquette 1952. »

A une autre réception donnée aux Champs-Elysées dans les salons de la Régie Renault assistaient le général Grossin, représentant le président de la République, M. Jean Masson, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, et M. Lefaucheux, directeur général de la Régie Renault.

UN CATALOGUE DE LIVRES ILLUSTRÉS

Pierre Berès, le libraire bien connu, a établi un choix de livres illustrés par les artistes contemporains. La publication qu'il vient d'achever décrit, avec la précision qui caractérise cet expert, les grands livres illustrés du XXe siècle.

Etablie suivant une conception personnelle très affirmée, cette anthologie réunit tous les grands noms de la peinture et de la gravure contemporaine en France et en Europe. L'auteur justifie son classement par le choix de ses illustrations : Dufy, Segonzac, Matisse, Picasso, Laurens, Vlaminck, Léger, les plus sages voisinant avec les plus hardis. Les livres décrits sont des exemplaires pour la plupart uniques accompagnés d'essais ou de dessins originaux. Beaucoup d'entre eux sont revêtus de reliures des plus célèbres relieurs contemporains. Une série de reproductions permet de comparer les efforts de ceux qui, de Pierre Legrain à Rose Adler, ont imprimé un accent nouveau à la reliure.

LA SEMAINE HIPPIQUE

A Vichy

Dernier test avant les Olympiades, l'International de Vichy mettait aux prises les équipes de sept nations participantes. Les premiers galops furent à l'honneur de nos cavaliers. Dans les épreuves officielles comme dans les prix d'élevage ils prirent facilement le meilleur. MM. d'Orgeix, d'Oriola, du Breuil, Lefrant, ainsi que de nombreux individuels, MM. Calmon, Beghin, Boutté, comte de Maillé, Mlles Bonneau et Ducornet, etc., furent souvent dans le classement de tête. En particulier, le Grand Prix est revenu à M. Calmon, montant Bienvenue, la vibrante pensionnaire de Mme Villenave, et le Critérium s'inscrivit au palmarès de M. Beghin. Parmi les étrangers, les Japonais, en la personne de M. Kitai, en selle sur Ulysse B, firent des échappées superbes ; très en progrès depuis Paris, Mexicains et Egyptiens se détachèrent également du lot. Au jury ou dans l'assistance, comte J. de Vienne, vicomte de Rochefort, M. Pollet-Ternynck, etc.

TRÉ-HARDY.

Dans la série des

25 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

PRÉSENTÉS SELON UNE FORMULE NOUVELLE DANS

PARIS-PRESSE-L'INTRANSIGEANT

VOUS CONNAITREZ LE LIVRE DONT TOUT LE MONDE PARLE

LE PRÊTRE JEAN

DE PIERRE BENOIT

de l'Académie Française

(ALBIN MICHEL, ÉDITEUR)

★

LÈVE-TOI ET MARCHE

D'HERVÉ BAZIN

(GRASSET, ÉDITEUR)

★

VOUS LIREZ AUSSI DANS

Paris - Presse - l'Intransigeant

UN SAISISSANT DOCUMENT

LE JAPON BOUGE

PAR JEAN LARTÉGUY

★

ENFIN, A PARTIR DU 15 JUILLET

LE JOURNAL DES VACANCES

AVEC TOUS LES ENVOYÉS SPÉCIAUX DE

PARIS-PRESSE-L'INTRANSIGEANT

DANS TOUTES LES STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

LE PREMIER SALON DU PROGRÈS

Sur un quai de Seine, entre Iéna et Invalides, le Salon du Progrès succède au Concours Lépine. Il ouvre, d'un côté, sur le stand de la pénicilline, de l'autre, sur les engins atomiques, et propose au visiteur, en un saisissant raccourci, les dernières réalisations en matière d'électronique, de chimie et de mécanique.

Pulsion et réaction ont droit à une place d'honneur avec *Véronique* — fusée-sonde capable d'expédier 60 kilos d'équipement à 125.000 mètres d'altitude — et *Escopette,* pulso-réacteur sans organe mobile destiné à l'aéronautique. L'armée présente un radar mobile pour l'atterrissage sans visibilité et, naturellement, le siège éjectable destiné aux pilotes d'engins à réaction.

Voisinant, au centre de l'exposition, voici une « Frégate », munie des innombrables appareils de mesure qui servirent aux essais de la dernière création de la Régie Renault, et une coupe, toute rehaussée de chrome, du célèbre flat-twin de la Dyna-Panhard.

Plus loin, on pénètre dans le « rayon » des plastiques, tandis qu'un ensemble de panneaux retrace l'apparition des matières nouvelles, du naturel au synthétique.

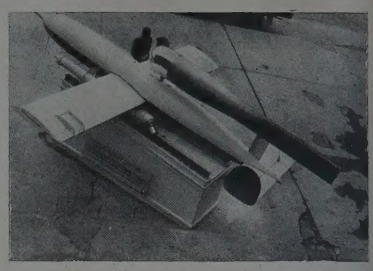
Et voici l'électronique, où l'on n'a que l'embarras du choix entre le poste émetteur-récepteur portatif et le réflecteur pour relais hertzien. Côte à côte, deux récepteurs téléphoniques permettent de mesurer les progrès réalisés en quelques décennies. La « voix artificielle » — qui intrigue plus d'un visiteur — sort d'une « tête artificielle » et reproduit, scientifiquement, voyelles et consonnes, dans tous les registres, en vue des essais téléphoniques.

Cinéma, photographie tiennent honorablement leurs stands avec la camera-reflex pour prises de vues sous-marines et un microfilm portatif d'une élégance raffinée.

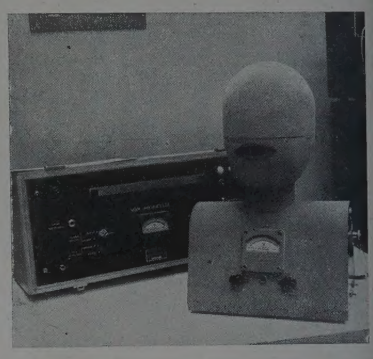
Et après avoir étudié, sur maquette, le fonctionnement de la célèbre Zoe, il ne reste plus qu'à attendre l'heure des essais du bateau à réacteur, entre deux passages de trains de péniches.

Si l'on devait faire une légère critique, elle porterait sur l'ambiance sonore, à moins que swings et sambas ne doivent être considérés comme étant, également, signes de progrès ?

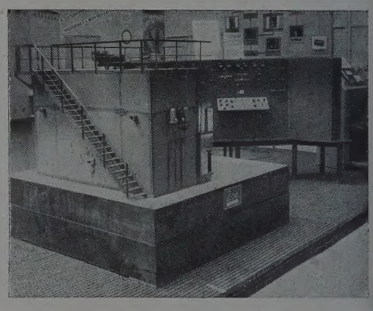
C. T.



Le pulso-réacteur « Escopette ».



Ci-dessus : la mystérieuse « tête artificielle » d'où sort la « voix artificielle ». — En bas : la maquette de Zoe.



MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Lettre à Monsieur le Doyen de la Faculté de médecine de Paris

Monsieur le Doyen,

J'ai sous les yeux une liste de thèses soutenues pendant le mois de mars 1952 devant MM. les professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Celle du docteur D. L. C. Enjoubault retient naturellement l'attention. Elle traite : *Des rapports entre les médecins et le public à travers la presse et la littérature et des problèmes moraux, juridiques et professionnels posés par la presse.* Je pense qu'il faudrait compléter par les mots... *sur le plan médical.*

Voilà un titre qui suggère de solides chapitres sur la fonction éducative de la presse et sur ses limites dans un domaine particulièrement délicat, sur l'exploitation du scandale par une certaine presse et par une certaine littérature, sur le devoir du médecin qui seul peut écrire bien ce que le profane ne peut qu'écrire mal, sur le rôle des Conseils de l'Ordre en ces matières... Il est facile de m'en assurer en lisant cet ouvrage ? Puis-je me précipiter chez l'éditeur et acquérir un texte dont l'actualité est évidente ? Il n'en est rien.

Dans cette liste de trente-quatre thèses, aucune n'est imprimée ! Je sais, Monsieur le Doyen, que cet état de choses ne se maintient qu'en raison des prix trop élevés de l'impression et de l'édition. Pourtant il ne semble pas qu'on puisse rester dans la situation actuelle.

Une mesure radicale comporterait la suppression pure et simple de la thèse.

Permettez-moi de proposer une solution constructive. Rendez la thèse facultative ! Aux meilleures de celles qui seront soutenues, donnez un prix, un prix réel, qui aide l'auteur à faire imprimer son ouvrage. Pour les autres, n'autorisez les candidats à en faire état que dans la mesure où l'essentiel de leur travail aura été retenu et publié par un périodique professionnel désigné par le jury. Ainsi disparaîtront tant de pensums inutiles et de travaux sans valeur. Il est possible, Monsieur le Doyen, que vous n'ayez pas en ces matières un pouvoir de décision, mais, si vous reprenez l'idée à votre compte, elle prendrait une force convaincante qui la ferait passer dans la réalité.

J'espère, Monsieur le Doyen, que vous me pardonnerez en faveur de mes intentions et que vous voudrez bien croire au réel respect que je vous porte.

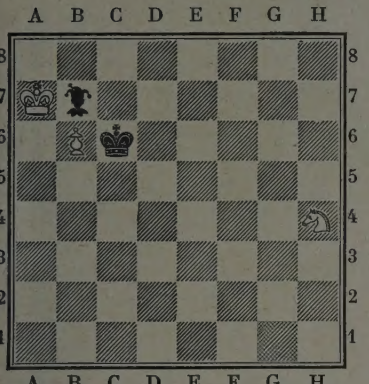
R.-J. M.

RECTIFICATIF

Dans notre numéro 349, du 21 juin dernier, nous avons imprimé que le drapeau du 1er bataillon de chasseurs avait été décoré de la Médaille militaire. On sait qu'en réalité il n'existe qu'un seul drapeau pour l'ensemble des bataillons de chasseurs, et Me Gaston Dupuy, notaire à Laguiole (Aveyron), qui veut bien nous signaler notre erreur, précise que *le drapeau des chasseurs à pied,* le premier de tous les emblèmes de l'armée française, reçut la Médaille militaire des mains du général de Maud'huy, le 20 octobre 1914, sur un terrain de Gouy-en-Gohelle, en Artois.

LES ÉCHECS (N° 98)

Solution de l'étude n° 99.
par Kosek (1923).



Les blancs jouent et gagnent.

1. Ch4-f5!, Fb7-a8 (si 1. ... Fb7-ç8 ; 2. Cf5-é7+ et ×ç8 gagne). — 2. Cf5-d4+, Rç6-ç5! (si le roi noir joue ailleurs, il suit : 3. Ra7×a8 gagne). — 3. Cd4-é6+! (et non 3. Ra7×a8? Rç5×b6 nulle. Ni 3. Cd4-b3+?, Rç5-b5 nulle ; 4. Cb3-d4+, Rb5-a5!) 3. ... Rç5-ç6 (si 3. ... Rç5-b5 ; 4. Cé6-ç7+ et 5. Cç7×a8 gagne). — 4. Cé6-ç7, Fa8-b7. — 5. Cç7-d5!! gagne. Une jolie pointe finale. Si 5. ... Rç6×d5 ou joue ailleurs. — 6. Ra7×b7. Ou si 5. ... Fb7-a8. — 6. Ra7×a8 (le cavalier défend maintenant le pion). Ou si 5. ... Fb7-ç8. — 6. Cd5-é7+ et ×ç8.

A noter que sur 1. Ch4-g6?, Fb7-a8! fait nulle, car si 2. Cg6-é5+, Rç6-b5! (et non 2. ... Rç6-ç5? ; 3. Cé5-d7+ défendant le pion, ce qui permet 4. Ra7×a8 gagne).

De même, sur 1. Ch4-f3?, Fb7-ç8! fait nulle.

Le seul coup gagnant est 1. Ch4-f5! parce que ce coup est le seul qui prenne des mesures simultanément contre 1. ... Fb7-a8 ou ç8.

Dans l'étude originale de Kosek le cavalier est déjà sur f5 et le fou, sur a8.

J'ai réussi, en modifiant légèrement la position, à allonger d'un coup la solution et surtout à augmenter la finesse de la clef.

⁂

Le championnat d'U. R. S. S. 1951-1952 a donné des résultats inattendus : 1er Keres 12 points (sur 17 possibles) ; 2es *ex æquo* Geller et Petrossian, chacun 11 points et demi ; 4e Smyslov 11 points ; 5e Botwinnik (l'actuel champion du monde) 10 points ; 6es *ex æquo* Bronstein (le récent challenger du champion du monde, qui fit match nul avec lui), Auerbach, Taimanov, chacun 9 points et demi ; 9es *ex æquo* Flohr, Aronin, chacun 9 points. Suivent huit autres maîtres.

Voici la partie, sans doute décisive, du championnat.

Blancs : Geller. Noirs : Keres.

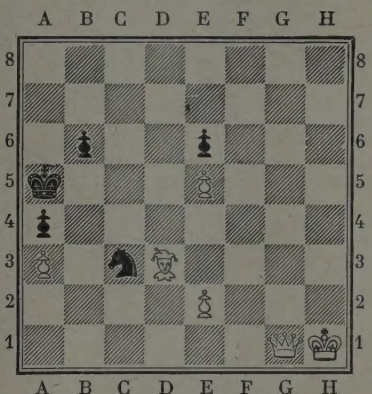
1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, Cg8-f6. — 5. 00, Ff8-é7. — 6. Tf1-é1, b7-b5. — 7. Fa4-b3, d7-d6. — 8. ç2-ç3, 00! (meilleur que 8. ... Cç6-a5). — 9. h2-h3 (cette perte de temps est inévitable, car sur 9. d2-d4, Fç8-g4 serait gênant pour les blancs) 9. ... Cç6-a5. — 10. Fb3-ç2, ç7-ç5. — 11. d2-d4, Dd8-ç7. — 12. Cb1-d2, ç5×d4. — 13. ç3×d4, Fç8-b7. — 14. Cd2-f1, Ta8-ç8. — 15. Fç2-b1, d6-d5. — 16. é4×d5, é5×d4. — 17. Fç1-g5, h7-h6. — 18. Fg5-h4 (pourquoi pas 18. Fg5×h6 et si g7×h6; 19. Dd1-d2 menaçant 20. Dd2×h6. La suite pourrait être 19. ... Rg8-g7 ; 20. Cf1-g3. Ou 19. ... Cf6×d5 ; 20. Dd2×h6, ou 19. ... Fb7×d5 ; 20 Dd2×h6, Fd5×f3 ; 21. Cf1-g3). 18. ... Cf6×d5. — 19. Dd1-d3, g7-g6. — 20. Fh4-g3, Fé7-d6. — 21. Fg3×d6, Dç7×d6. — 22. Dd3-d2, Cd5-f4!. — 23. Dd2×a5, Fb7×f3. — 24. g2×f3, Cf4×h3+. — 25. Rg1-g2, Ch3-f4+. — 26. Rg2-g1, Cf4-h3+. — 27. Rg1-g2, Ch3-f4+. — 28. Rg2-g1, Dd6-d5. — 29. Cf1-g3, d4-d3 (met le fou hors de jeu et menace Dd5×f3). — 30. Cg3-é4, Dd5-f5 (menace Df5-h3). — 31. Da5-b4 (pour répondre à 31. ... Df5-h3? par 32. Cé4-f6+ et 33. Db4×f4 gagne). 31. ... Tf8-é8!

Les blancs abandonnent.

Il n'y a plus de défense satisfaisante contre la menace 32. ... Df5-h3, car si 33. Cé4-f6+, Rg8-h8. — 34. Té1×é8+, Tç8×é8. — 35. Db4×f4, Té8-é1 mat.

Problème n° 100, par J. Möller.

Journal de Saint-Petersbourg, 1898



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

André Chéron.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

René Moreux : *Principes nouveaux d'économie coloniale* (René Moreux et Cie, édit., 190, boulevard Haussmann).

Sur ce vaste sujet de l'économie coloniale, ce livre présente une doctrine d'ensemble. L'auteur, qui est conseiller de l'Union française, a voulu repenser tout le problème des territoires d'outre-mer. Il se prononce contre l'assimilation, qui ne peut être que superficielle, à son avis, et pour le fédéralisme, qui exige que rien d'important ne soit fait sans accord avec les assemblées locales intéressées. D'autre part, il est indispensable, estime M. Moreux, de créer une mystique politique, économique et sociale de l'Union française. Et il examine enfin comment il faut concevoir la réforme de toutes les institutions des pays d'outre-mer. On a pu dire de ce livre qu'il aurait fait bondir Lyautey de joie.

Yves Florenne : *Mes Espagnes* (Gallimard).

Je ne sais si l'auteur prendra en bonne part ce qui est pour moi un grand compliment : son livre m'a beaucoup fait penser à Barrès. A un Barrès très stendhalien qui aurait en outre la désinvolture et la pointe d'esprit des jeunes écrivains d'aujourd'hui. Yves Florenne dédaigne les belles sérénades nostalgiques. Son style est alerte et enjoué. Mais enfin il voit, il sent et il juge en poète qu'emporte à tout instant sa rêverie. Et pourtant l'itinéraire sentimental de *Mes Espagnes* n'est pas complaisant à l'égotisme. L'automobiliste y trouvera même maintes précisions que ne lui donnerait aucun guide.

B. Ch.

F. Chaffiol-Debillemont : *Petite Suite excentrique* (Mercure de France).

Depuis que G. de Nerval éveille presque autant d'intérêt que Hugo, les petits romantiques prennent à sa suite leur revanche et sortent de l'ombre où ils avaient transi de leur vivant. M. Chaffiol-Debillemont ressuscite ainsi, avec amitié et humour (je vous conseille son « condensé » d'*Elissa de Rialto*, roman noir), les Forneret, Lassailly, Asselineau, etc., toutes figures fort excentriques, en effet, comme leurs œuvres, où il arrive que le surréalisme retrouve ses sources. Figures de femmes aussi, telles que Jenny Dacquin, fidèle amie de Mérimée, et cette troublante et ambiguë Marie Cappelle, jeune fille pauvre et exaltée qui deviendra une Bovary avant la lettre quand elle finit par épouser un certain Lafarge. Mais oui, par ce biais inattendu nous retrouvons la célèbre affaire et une Mme Lafarge dont, innocente ou coupable, M. Chaffiol-Debillemont est amoureux comme tout le monde. Aujourd'hui les empoisonneuses, vraies ou supposées, n'ont plus, hélas ! ces romantiques attraits.

Y. F.

« TYROL »

La revue *Tyrol*, publiée sous les auspices de l'Office du Tourisme de ce pays, vient de faire paraître son deuxième numéro. Il répond fort bien par les textes et par les illustrations qu'il contient au programme que s'est assigné la revue et qui consiste à faire connaître la nature, l'art, le peuple et la vie du pays si attachant qu'est le Tyrol. On le lira avec intérêt et profit.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de France

Le programme des émissions s'est poursuivi par la mise en circulation de deux nouveaux timbres commémoratifs. Le 16 juin paraissait un 30 fr. rouge bordeaux, dessiné et gravé par Cheffer, qui rappelle le dixième anniversaire de la bataille de *Bir-Hakeim*. Le 23 juin, un 15 fr. consacré au quatorzième centenaire de la fondation de l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers. Imprimée en rouge ponceau, cette vignette est l'œuvre de R. Serres.

Le 7 juillet a été émis un timbre de 15 fr. bleu clair représentant le célèbre viaduc de Garabit (Cantal) ; le dessin et la gravure sont dus à P. Munier. Quant à la vignette commémorative du cinquième centenaire de Léonard de Vinci (1452-1519), elle a vu le jour le 10 juillet. C'est un 30 fr. bleu saphir, dessiné et gravé par Decaris.

Le même jour est paru, en émission générale, le timbre qui commémore le centenaire de la création de la *Médaille militaire*.

Dessinée et gravée par R. Serres, cette vignette a pour sujet les deux types de la décoration, celui de 1852 et celui de 1952. Impression en trois couleurs : bistre foncé, vert et jaune clair.

J. Bellay.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

l'Apéritif
de renommée mondiale